



SonoVente.com

Lundi au Samedi

01 80 38 38 38

DE 9H A 20H



Le Plus Généraliste
des Spécialistes

SUMMER DEALS



HERCULES DJ CONSOLE RMX 299 €

Contrôleur DJ haut de gamme avec audio pour mixer sur ordinateur. Idéal pour enchaîner les morceaux ou enregistrer des performances DJ



GEMINI CDMF 2600 369 €

Double Lecteur CD avec Port USB. Afficheur à Gaz d'excellente Qualité. Le seul sur le marché à ce prix. A ne pas laisser passer ! Prix Spécial !



MIXVIBES DVS ULTIMATE 189 €

Pack Complet : Logiciel DJ + Interface 2 entrées 2 sorties permettant le Contrôle de vos Fichiers audios stockés dans votre PC à partir de Platinas Vinyles



NUMARK V7 629 €

Platine USB Pro pour DJ. Interface permettant de contrôler vos logiciels de Deejaying. Entraînement direct. 5 Hot Cue. Livrée avec logiciel Serato Itch. LA Nouveauté 2010!



DENON DNS 1200 489 €

Lecteur CD à plat pour DJ, Scratch & Multi fonctions. Lecture MP3 & Multi effets.

DENON DNS 700 339 €

Lecteur CD à Plat Spécial DJ. 3 Effets au Plateau, MP3, Prix IMBATTABLE !



PIONEER CDJ 2000 Prix par Tél

Lecteur CD à Plat Haut de Gamme. Livré avec logiciel RecordBox.

CDJ 900 Prix par Tél

Lecteur CD à Plat Haut de Gamme.



POWER ACOUSTICS DJX 600 149 €

Table de Mixage DJ 4 Voies 47 Effets 24Bits 4 Line 4 Phono/Line Cmpleur BPM 1 Sortie Master/1 Booth.



KRK RP6 G2 (LA PAIRE) 349 €

Enceinte Monitoring, 100 Watts, Bi-Amplification, Filtre 24 dB/Oct.1" Néodyme tweeter ferro-fluïde HP Bass 6" memb. composite d'Aramid.



PIONEER DJM700S 939 €

Prix Imbattable Table de mixage 4 voies 100% compatible MIDI en externe, Effets Paramétrables

Sommaire - Edito par les membres du bureau

- 03 EDITO . 04 NEWS . 07 SHOPPING .
- 08 DA FRESH . 10 TURNSTEAK .
- 16 DORFMEISTER . 20 EXILE .
- 24 DOCTOR L . 26 ANDREW WEATHERALL
- 30 RARE WAX PAR MARRRTIN .
- 34 GERALDO PINO R.I.P .
- 36 CHRONIQUES WAX, CDS, LIVRES & DVD
- 42 PLAYLISTS .

Le téléchargement en grande partie illégal de musique se banalise et l'État tente vainement de réguler ce qui, plus encore qu'un véritable phénomène de société, ressemble surtout à une évolution assez naturelle d'un marché déjà moribond. Dans le même temps, le Syndicat national de l'édition phonographique a annoncé récemment une hausse de huit pour cents du marché de la musique enregistrée pour le premier trimestre 2010 par rapport au premier trimestre 2009... Alors que, nous, pauvres journalistes, sommes contraint d'écouter des disques en streaming, de supporter un album entier entrecoupé de messages anti-piratage, certaines boîtes de com' ont eu la géniale idée de nous faire parvenir des liens pour télécharger illégalement les oeuvres dont ils ont la charge de faire la promotion directement sur les blogs que l'industrie musicale accuse de tous les maux de la terre... Alors que des théâtres sont convertis en salles de musique actuelle à Paris et que le nombre de scènes locales ouvertes avec des fonds publics semble n'avoir jamais été aussi important, des structures implantées de longue date dans le paysage musical hexagonal, comme le Furia festival de Cergy-Pontoise, se voient retirer les subventions leur permettant de survivre et la musique contemporaine est déclarée persona non-grata au musée du Louvres le jour de la commémoration de l'appel du 18 juin du Général De Gaulle... Loin de nous l'idée de n'écire, par pure paresse intellectuelle, un édito qu'à partir d'une accumulation de paradoxes sans fournir de réponse aux lecteurs, mais il faut avouer que malgré toute la passion et la patience que l'on peut mettre dans un magazine, certaines choses nous font "bien" rire... Cela ne nous empêche pas de vous proposer un nouveau numéro aux saveurs rares et particulièrement épicées pour l'été...

Neuronart présente

Ordoeuvre

2 x Vice World Champion DMC/IDA

4 x French Champion DMC/ITF

The Dandy on the Decks

- 
- 21/06 - Bric à Brac Party, Paris
 - 25/06 - Le Batofar, Paris
 - 26/06 - Roc'han'Feu, Rohan
 - 29-30/06 - Singapour
 - 01-02-03/07 - Djakarta, Indonésie
 - 05-07/07 - Kuala Lumpur, Malaisie
 - 09-11/07 - Singapour
 - 22/07 - Dinard, Bretagne
 - 29-31/07 - Astropolis Festival, Bretagne
 - 14/08 - Bruxelles Summer Festival, Belgique
 - 15/08 - Athènes, Grèce
 - 17/19/08 - Antiparos, Grèce
 - 08-10/09 - Popkomm, Allemagne
 - 11/09 - Prague, République tchèque
 - 17/09 - La Java, Paris

Ordoeuvre

www.myspace.com/ordoeuvre

www.noorniz.com/ordoeuvre

www.myspace.com/matmonjazz

Neuronart

Booking Export

The new French Touch :

Zôl, Molecule, Tribeca

Neuronart Booking & Management

neuronart@neuronart.org

www.neuronart.org

www.myspace.com/artneuronart

star wax
www.starwaxmag.com

bureauexport
bureauexport.org

KanaBeach
All Different but All Together

Numark

neuronart

News Festivals, sorties & more...

Contest 100%songwriting

100% Music Songwriting Contest est un concours de composition annuel sur internet qui récompense et met en relation les artistes amateurs et professionnels avec les professionnels du monde musical, via l'attribution de prix et la création d'un cd promotionnel. Plusieurs catégories sont proposées, qui seront pour l'édition 2010: Acoustique, Pop/Variété, Rock/Metal, Musique de film/TV/Jeux Vidéo, Musiques du monde, Hip Hop/Rap/Urban/R&B, Musiques électroniques, Blues/Jazz. Après une phase de présélections effectuées par le 100% Music Songwriting Contest, les dix meilleures entrées de chaque catégorie seront jugées par un jury externe composé de professionnels de l'industrie musicale et des médias. 3 gagnants par catégorie seront choisis, ainsi que 3 grands gagnants parmi chaque gagnant de catégorie. Plusieurs milliers d'euros de prix offerts par Loopmasters, IK Multimedia, Epiphone, Blue Cat Audio, Kong Audio, Guitar Pro, Equinox Sounds et Producer Loops seront remis aux gagnants et grands gagnants et à l'issue du concours un pressing de 400 copies d'un cd promotionnel contenant le morceau gagnant des premiers gagnants de catégorie sera effectué, incluant un livret présentant les artistes avec leur photo et informations de contact, dont une partie sera envoyée à des professionnels des médias et de l'industrie musicale contactés au préalable (liste disponible sur le site du concours) et qui ont accepté de recevoir le cd pour considération: radios, presse, webzines, critiques musicaux et professionnels de l'industrie musicale. En complément, 30 copies du CD seront remis à chaque artiste figurant dans la compilation pour qu'ils effectuent leur promotion dans le pays et auprès des professionnels de leur choix. Le concours est ouvert aux artistes signés et non signés du 14 juin au 20 novembre 2010. La participation peut s'effectuer en ligne via le site du concours sur <http://www.100-music-songwriting-contest.com/fr/> et par courrier via des dossiers de participation téléchargeables sur le site. Les frais d'inscription sont de 10 euros par entrée. www.100-music-songwriting-contest.com/fr/. Contact : 100musicque@gmail.com

On The Ground / Battle Dj à Liège

Le samedi 26 juin 2010 de 14h à 24h la ville de Liège accueillera dans le cadre de On The Ground une battle de graffiti, de danse et une compétition de scratch avec Dj Crossingfingaz, Dj Odilon, Dj Eb Kaito, Dj Tind, Dj Nsk, Dj Mr Freeze et Dj Wiibnaa sous forme de battles de scratch sur beat imposé. Le Dj qui remportera cette édition se verra offrir un show case lors de la Battle internationale de Break Dance du 13 novembre 2010. En sus à l'affiche, une quinzaine de groupes de rap qui se succéderont avec en tête d'affiche le groupe Surge of Fury. Lieu : Espace Tivoli - le Chapiteau à Miroirs.

Concours / Dj Torek From Paris

À l'occasion des vingt ans de métier de Dj Torek un concours est organisé pour partir un weekend en tournée avec lui et s'éclater sur des rythmes soul & funky. "En gros c'est tout simplement un super week-end de teufeurs que tu pourras gagner. Imagine 24 à 48 h de folie selon la destination. Pour gagner ta place c'est pas compliqué, envois un e-mail avec tes coordonnées à weekenddjarek@gmail.com et croise les doigts très très fort! Que le funk soit avec toi!!"

iPhone Application / The Secret Song par Spooky

Dj Spooky a présenté à Paris sa nouvelle application pour iPhone et iPod touch, The Secret Song. Sur cette application, il est possible de mixer et remixer des enregistrements à partir de différentes pistes. Contrairement à d'autres applications musicales qui limitent le choix des pistes, celle-ci permet aussi d'incorporer votre librairie iTunes. Disponible pour 0.99 dollars.

Le disque vinyle 95 Tours / Objet décoratif

Le disque vinyle n'en a pas fini d'en découdre avec la mode. Cette fois-ci, ce n'est pas dans les bacs mais sur les murs que Kiteaz le propose pour en faire une déco complètement "hors norme". Le produit est un énorme disque vinyle de 95 cm de diamètre d'où il tire son nom, le 95 Tours. Son micro-sillon est criant de réalisme tant au touché qu'au visuel. Les nostalgiques des années vinyles comme les amoureux de design Made in Mars devraient être comblés par cet objet réalisé en collaboration avec des écoles des beaux arts ainsi qu'avec des artistes indépendants. Ce magnifique produit de 3200 kilogrammes est livré avec son système d'accroche. Fabriqué en France de façon artisanale et disponible via : www.kiteaz.com

Livre / Quand le rap sort de sa bulle

En 2006, le rap français a déjà 20 ans et « Dans ma bulle », l'album de la rappeuse Diam's, explose les chiffres de vente. Ce succès en fait un véritable « phénomène social » qui ne peut être interprété comme un simple engouement passager. À travers l'analyse sociologique et musicale de titres de Diam's, le propos de ce livre est de montrer comment des mutations sociales encore immatures ont été prises en charge par le rap et comment cet artiste a contribué à les introduire dans le débat public. Denis-Constant Martin, directeur de recherches à la Fondation nationale des sciences politiques (Centre d'études et de recherches internationales, Paris, puis Institut d'études politiques, Bordeaux) est à l'origine de ce livre. Deux chapitres de cet ouvrage ont été co-écrits par Laura Brunon, Mariano Fernandez, Soizic Forgeon, Frédéric Hervé, Pégie Mirand et Zulma Ramirez.

Dans les bacs ou à venir

Nas et Damian «Jr. Gong» Marley viennent de finir l'album "Distant Relatives". Le marseillais Freeman a sorti en solo "Fossoyeur". In Finé sort Arandel. Zeencool et Lord Kimo de Asian Dub Foundation forment le duo Lords Off Frequency et sortent leur premier album "Welcome". Surkin lance chez Instincts le Ep "Silver Island". The Herbalizer proposent un Cd best off. Dj Medhi et Riton deviennent le duo Carte Blanche le temps d'un Ep. À découvrir Jammer Jahmanji. Également : Paul White avec "Paul White & The Purple Brain", de nombreuses compilation chez Strut dont "Next Stop ...Soweto", Fisto un rappeur français offre "Novo Classic". Entre rap français et slam Milk Coffe & Sugar, le tagueur C-sen sort "Correspondance" et Okaz et Dipiz sortent l'excellente compilation "Rhymin' Ova Broc Bear". En electro chez Because music : Gentleman Driver avec son premier vinyle, un disque de remix de Charlotte Gainsbourg ou Mickey Moonlight. Sexy Sushi réalise une pochette spéciale à l'occasion de leur deuxième album, High Tone est de retour et Flore sort "Raw". James Holden est invité pour un volume de Dj Kicks(K7). Et plein d'autres...

WHO'S WHO ? STAR WAX n°15 / Juin, juillet et août 2010 :

Édité par Composit : 120 rue Edouard Vaillant, 93100 Montreuil - France
Directeur de la publication : Juan Marcos Aubert assisté par Diva Muanza
Rédacteur en chef : Julien Vuillet (redaction@starwaxmag.com)
Directeur artistique : Julien Douck
Graphiste : Snik88
Couverture (DR) : Martrrin
Rédaction : Aurelio Levisandri, Nicolas Laborde, Baptiste M., Muzil, Julien Vuillet, Dj Ness, Invisibl Journalist, Martrrin.
Photographies : Renaud Marion, Okaz, Elise D., Francois Cavalier, Coshmar, Martrrin.
Publicité et développement : Marcos Aubert. Tél : 00 33 (0)142 871 973
Ont participé : Dj Ness, Inter-slice team, Pienji, Mr Djé, Ben (rightson.fm), Dj Dik, Dj Lezard, Jean Saint Jean, Colette, Elise B., Jerome...

Imprimé en France : Imprimerie de champagne - 52200 Langres.
Star Wax magazine est un trimestriel gratuit diffusé nationalement : revendeurs vinyles, salles de concerts, bars, shops sono, école Djs...

N° ISSN : 1967-2160. Tirage : 20000 exemplaires. www.starwaxmag.com

La Boutique
star wax

1 an d'abonnement à Star Wax
offert pour tout achat avant le
15 septembre 2010.

Du small au xxi. Également disponible pour femme.



Ref.01 / Tee-shirt Keep Diggin'.
Egalement disponible avec
impression rouge, rose, jaune,
or, argenté ou blanc. 20 euros.



Ref.02 / Tee-shirt Adiaj.
Coloris unique. 20 euros.



Ref.03 / Tee-shirt Adidas,
version old school.
Coloris unique.
20 euros.

Horloges series limitées



Ref.04 / Horloge vinyle.
Fournie avec pile et
système d'accroche
40 euros.



Ref.05 / Horloge vinyle.
Fournie avec pile et
système d'accroche
40 euros.



Ref.06 / Horloge vinyle.
Fournie avec pile et
système d'accroche
40 euros.

Tarifs TTC, frais de port inclus. Infoline : 01 42 87 19 73.

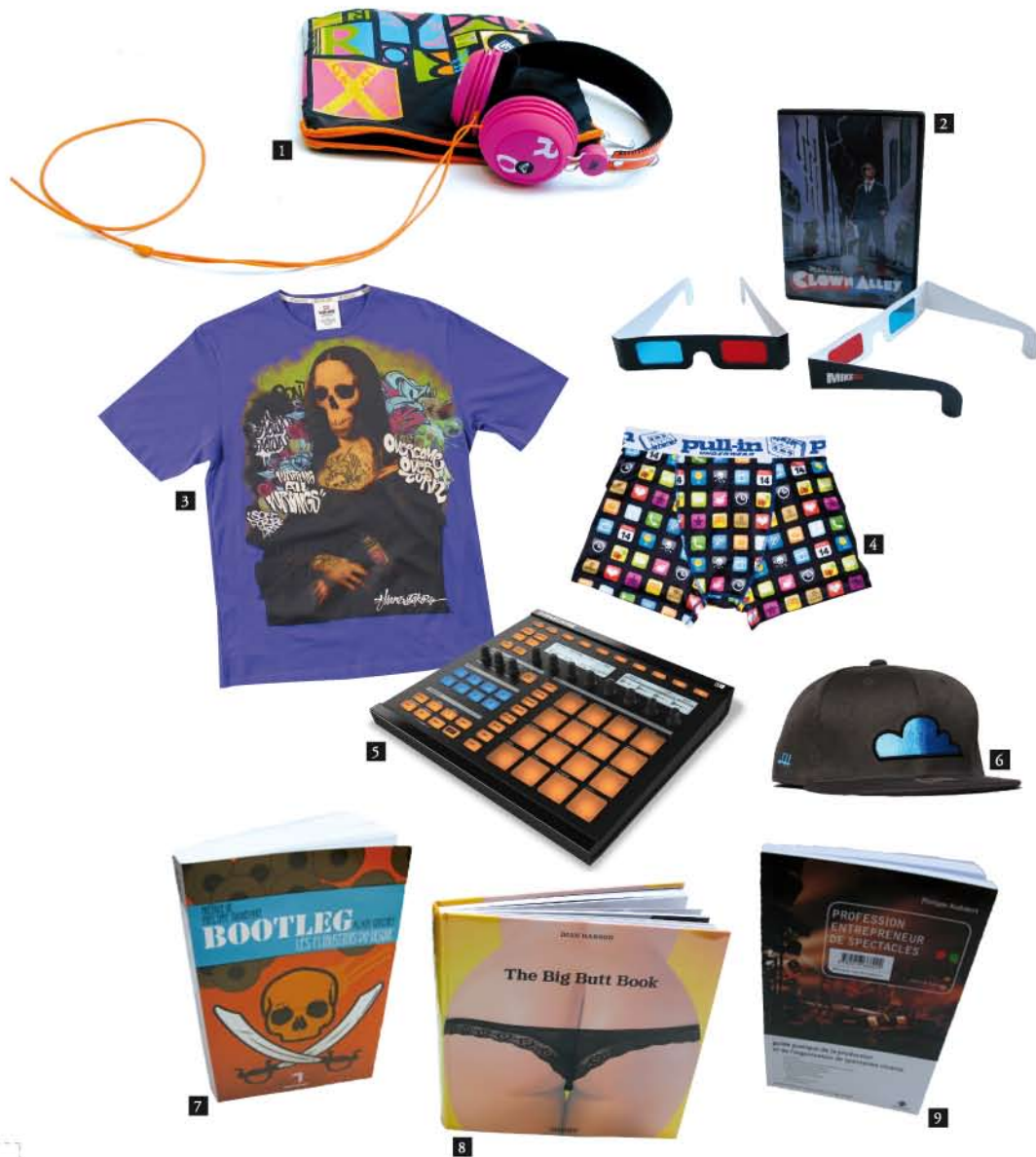
Pour recevoir le ou les produits de votre choix, sous 4 jours, en Colissimo, recopiez ou renvoyez ce coupon avec votre règlement à l'ordre de Compos-it. Puis postez à Compos-it / 120 rue Edouard Vaillant - 93100 Montreuil.

NOM	
PRENOM	
ADRESSE	
CODE POSTAL & VILLE	
TEL	
MAIL	

RÉF.	COLORIS D'IMPRESSION REF.01	TAILLE PRÉCISER ICI POUR LES FEMMES	QTÉ.
Total a payer			

Ne crois pas à la hype...

Shop in'



01 ROXY-JBL / CASQUE AUDIO FEMME : existe également en vert et bleu. Prix : 70 euros. Infos : www.jblroxy.com **02 DVD / CLOWN ALLEY** : explore le monde multimédia de Mike Rehm avec les lunettes 3D. Radio First Films. **03 TEE-SHIRT / ECKO** : Marc Ecko revisite les plus grandes œuvres de l'histoire de l'art avec la ligne "Historical". **04 CALEÇON / PULL IN** : série colorée pour les geeks qui passent de leur ordinateur à leur téléphone en harmonie. www.pull-in.com. **05 CONTROLLER / MASCHINE** : conçu par Native Instruments ce controller fourni avec un logiciel offre de nouvelles mises à jour à l'occasion de la version 1.5 disponible depuis fin avril. **06 CASQUETTE / LUV** : la marque française, spécialisée dans l'accessoire, reverse un euro à l'association Keep A Child Alive pour chaque casquette achetée. Infos : www.luvhood-blog.fr. **07 LIVRE/ BOOTLEG** : retour sur le parcours de Alain Casquet, flûtiste du disque. Ed.Florent Massot. **08 LIVRE/ THE BIG BUTT BOOK** : Dian Hanson consacre ce livre aux pétards les plus expressifs. Ed. Taschen. **09 LIVRE/ PROFESSION ENTREPRENEUR DU SPECTACLE** : un guide réactualisé par Philippe Audubert pour tous ceux qui souhaitent approfondir ou découvrir ce métier. Ed. Irma. www.irma.asso.fr

LYONNAIS D'ORIGINE, DA-FRESH EST AUJOURD'HUI L'UNE DES MACHINES À TUBES VERSION "FRENCH-TOUCH" QUI COMPTE SUR LA PLANÈTE ÉLECTRO. À L'OCCASION DE SON RETOUR EN FRANCE POUR LES NUITS SONORES, ZOOM SUR UN ARTISTE À L'ACTUALITÉ DÉBORDANTE...

Quand on parle de toi, on pense tout de suite à « Fuckin Track », sorti sur ton premier album en 2002, « Supa Feeling », en pleine période French touch. Aujourd'hui, quel regard portes-tu sur cette période ?

En fait ça dépend. Beaucoup de personnes me connaissent par "Fuckin track", mais beaucoup aussi par "Broken Dream" ou par "Spaghetti groove", ou bien par mes featurings avec Xenia Belayeva. C'est très variable. Mais c'est vrai que ce morceau reste un classique, et on m'en parle toujours huit ans après, et c'est tant mieux. Tout ce que j'ai fait, je l'assume. Sans "Fuckin track", je ne serais pas là aujourd'hui.

Tu es sur scène depuis 1995, 15 ans ! Tu as été aux premières loges de l'évolution numérique. En quoi ta manière de mixer a-t-elle évolué ? Que penses-tu du tout numérique ?

Non, je ne suis sur scène que depuis 2000, même si j'ai commencé à bidouiller des tracks en 1995 ! Au départ je mixais des vinyles, puis je suis passé aux Cds, et je reste encore sur Cds, mais parallèlement j'ai aussi un live act avec Ableton live, un Mac et des contrôleurs midi (UC33 et Launchpad). Je crois que l'évolution numérique apporte beaucoup plus de possibilité, de créativité et rend aussi la musique plus ludique et accessible.

Au niveau production, même question : en Mac, quel logiciel utilisais-tu à l'époque comparé à maintenant ? C'est plus facile de faire du son aujourd'hui ?

J'ai commencé sur un Atari 520 Ste, puis je suis passé sur Pc et le logiciel Fast tracker, puis Acid avec Reason, et maintenant je travaille uniquement sur Ableton Live sur Mac. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus simple de faire de la musique et pour un budget beaucoup moins élevé. Un Pc ou Mac, un bon software comme Live, quelques plugins et de bonnes enceintes de monitoring suffisent pour obtenir un excellent résultat. Et bien sûr beaucoup d'inspiration et de temps.

Justement, on a entendu dire que tu travaillerais avec Greg Cerrone pour un prochain morceau. Tu confirmes ?

Oui, le morceau est déjà fini et signé sur le label de Chris Lake, Rising Music. Ça va s'appeler « Troopers » et ça sort d'ici cet été, je n'ai pas encore la date exacte.

Quels sont tes autres projets en cours ?

Je travaille toujours sur de nouveaux tracks, avec beaucoup de sorties prévues en 2010, et aussi pas mal de remixes. Parallèlement, je fais de plus en plus de collaborations avec d'autres artistes comme Greg Cerrone, mais aussi Maverickx, Spartaque, Ben LB et Dean Newton. Plus de news prochainement...

Dj, compositeur, tu as également ton propre label Freshin Rec. Comment gères-tu ton temps entre toutes ces activités ?

C'est simple, Dj le weekend et compositeur la semaine. Par contre en ce qui concerne Freshin Records, c'est un peu au point mort, justement par manque de temps. Mais le label va bientôt faire son retour !

Tu tournes énormément en France comme à l'international. Où préfères-tu aller mixer ? Quelles destinations estivales peux-tu conseiller à nos lecteurs ?

Sans hésiter, je dirai l'Europe de l'Est, que ce soit la Russie, l'Ukraine, République Tchèque... Il y a une grosse culture electro là bas, toujours de très bonnes soirées avec un public très réceptif. Et de plus en plus de bons producteurs arrivent d'Europe de l'Est, comme Spartaque par exemple. Sinon pour ceux qui peuvent aller un peu plus loin, le Brésil a vraiment de supers clubs avec un public incroyable. Ils ont un sens de la fête surdéveloppé.

En matière de mix, peux-tu nous raconter une anecdote amusante ?

La première fois que j'ai décidé de jouer uniquement sur Cd, je jouais en Espagne, près de Gironne. Et je me retrouve dans un club avec une seule platine qui fonctionnait... J'ai dû jouer la moitié de mon set avec mes Cds et l'autre moitié avec les vinyles du résident du club !

Comptes-tu faire Dj toute ta vie ? Quels sont tes projets à long terme ?

Pour l'instant je n'y pense pas mais quand j'en aurai assez de mixer, je monterai une agence de booking tout en développant mon label afin de faire tourner les artistes que je signerai. Une chose est sûre, je serai toujours dans la music.

La question qui brûle les lèvres de tous les djs amateur. Alors, être une star, c'est plus facile pour les filles ?

C'est sûr que ça aide... Mais en ce qui me concerne, je ne suis pas célibataire, donc...

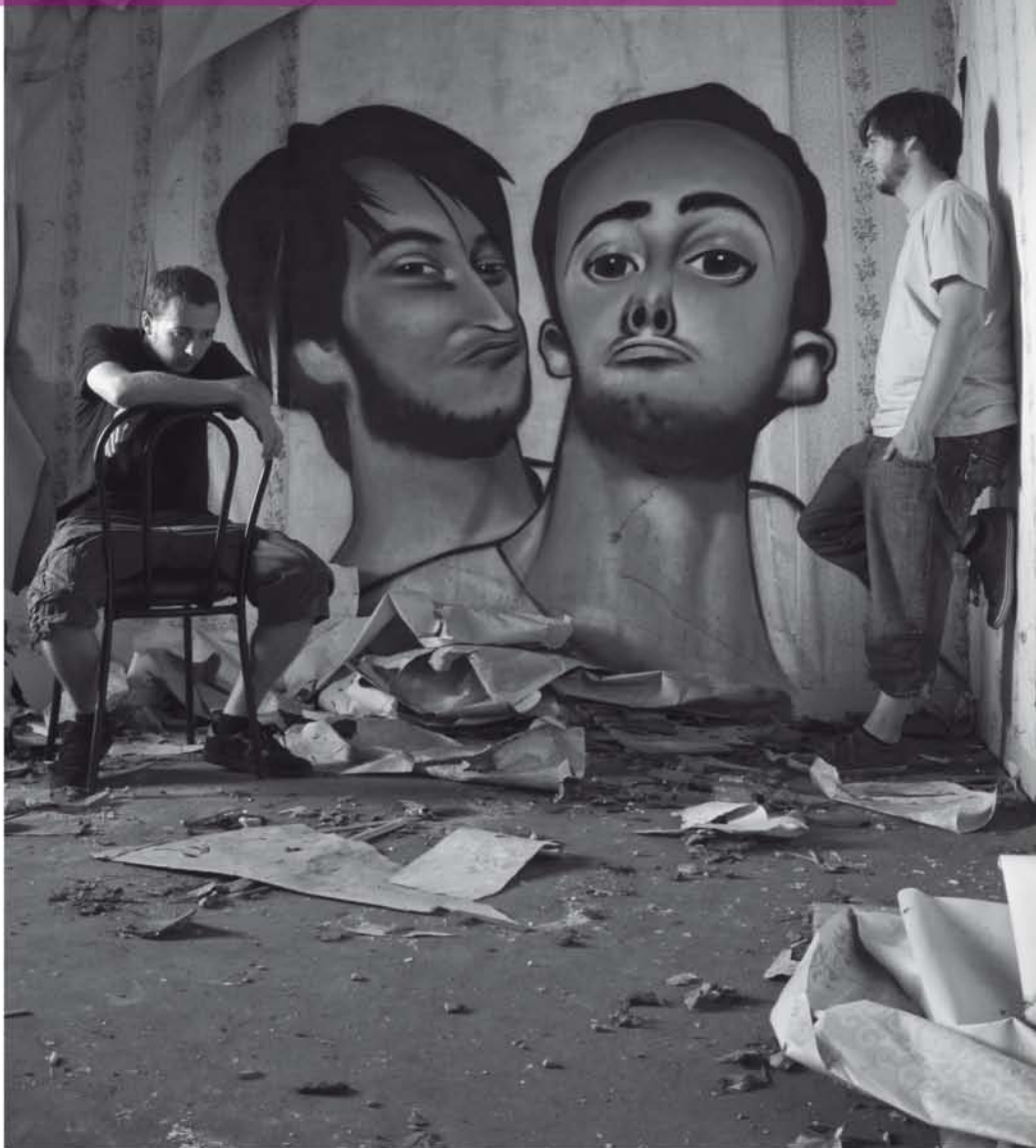
Pour conclure, quels conseils pourrais-tu donner à tous les jeunes artistes à qui tu sers de modèle ? Pour réussir, faut-il s'investir ou avoir un coup de chance ?

Le conseil que je peux donner c'est de toujours y croire, toujours viser très haut, mais ne jamais se prendre vraiment au sérieux et se faire plaisir avant tout. Il faut passer énormément de temps à bidouiller et apprendre chaque jour, et si on a du talent alors la chance donnera le bon coup de pouce au bon moment.

**DA
FRESH**

TURNSTEAK

LE DEEJAY, QUATRIÈME PILIER DE LA CULTURE HIP-HOP A, EN SEULEMENT TROIS DÉCENNIES, FORCÉ MUSICIENS ET INDUSTRIELS À MODIFIER LEUR VISION DE LA CRÉATION MUSICALE. MAIS COMMENT FAIT-ON DE NOS JOURS DE LA MUSIQUE AUX PLATINES ? QUELQUES RÉPONSES AVEC LA NOUVELLE GÉNÉRATION : TURNSTEAK PREND LA PAROLE...



Interview Turnsteak par Baptiste M. / Photo Xicuz

itw

En 2003, première mixtape faite de mix et de prods. En 2004, deuxième mixtape téléchargée à 15 000 exemplaires sur une plateforme internet spécialisée. Pour les lecteurs qui ne vous connaissent pas déjà, pourriez-vous vous présenter ?

Dams : Turnsteak, c'est donc 2 mecs : Moi-même, Damien, Damsteak, et FX, Fiskou. Dans le son depuis maintenant 10 ans, mix, production, battle. A la première Prolifik Battle, je perds en finale contre Echo. Actuellement, on travaille à la production de l'album de Turnsteak.

Fiskou : A peu près pareil, ça fait un peu plus longtemps que je fais de la prod, et que je scratche. J'ai commencé avec des rappeurs de mon coin. En ce moment, je termine l'album de Maes, un Mc. L'année dernière, j'ai sorti un album avec Motionless, plus abstract hip-hop, avec trompettiste, Rhodes, machines.

Donc pour vous, tout tourne vraiment autour du scratch. Vous avez découvert ça quand et comment ?

Dams : ça fait bien 10 à 12 ans maintenant. Je m'y intéressais avant le pratiquer. Petit à petit, premières platines, tu galères. Après, meilleur matériel, intégration de la vidéo. Forcément, tu progresses en travaillant dans ton coin. Ensuite tu rencontres des gens dans le milieu. Dans l'Oise, ce n'est pas évident, mais sur Paris, on a fait pas mal de rencontres. J'ai bossé chez Logilo, à Hypercut. Donc j'ai pu développer pas mal de choses côté scratch, et un peu côté production. L'année dernière, on a fait la battle IDA, à Lyon, où pour un premier championnat par équipe on finit 3ème, derrière Scratch Science, et 3D, qu'on salue au passage. Maintenant, on rajoute de plus en plus de claviers, des contrôleurs type MPC, aux platines.

Fiskou : Avant on travaillait vraiment à partir de samples, qu'on scratchait, c'était ce qu'on peut appeler du turntablism. Tandis qu'on ajoute maintenant d'autres sons autour du scratch, mais ça reste cohérent. La platine, ça reste un outil pour le live. Quand on va jouer en live, on a toujours la platine. C'est ce qui fait aussi notre différence et notre force.

Dams : On pourrait faire des sets juste avec un ordi et un contrôleur. Mais on préfère vraiment la platine. Avec la technologie, on n'a plus à transporter nos bacs de disques. Mais on se casse quand même le dos avec les flycases.

Fiskou : La technologie, ça oblige à réapprendre à mixer. Peut-être pas à scratcher, mais à mixer. Ça change vraiment tout. Quand t'as mixé pendant 10 ans sur vinyle, tu vois la pochette de loin, tu sais quand tu mets le disque où poser ta cellule et où enlever ta cellule. Avec un logiciel, c'est plus du tout ça. Même si ça ouvre d'autres possibilités.

Y avait-il avant ça la pratique d'un instrument ?

Dams : Moi j'avais jamais produit avant avec des instruments virtuels, claviers maîtres, contrôleurs, ou autre.

Fiskou : Avant ça, j'ai fait un peu de piano, j'ai un peu de pratique de solfège, mais bon. J'ai vraiment commencé avec une platine achetée en brocante, à enregistrer des boucles sur cassette. Mais le solfège a été très utile dès qu'on a rajouté claviers et synthé dans les prods.

Vous avez parlé des battles de scratches. D'après vous, quel est l'intérêt pour un dj de passer par cette étape là ?

Fiskou : C'est juste pour se montrer, qu'on parle de nous. Après il y a un intérêt personnel parce que c'est toujours le kiff de se retrouver à jouer devant du monde, avoir une bonne petite pression, et puis tenter de repartir avec un titre. Mais le but principal, c'est vraiment de se montrer.

Dams : Il y a différentes approches de la battle. Il y a des mecs qui sont à fond dans cet esprit de se confronter aux gens, de venir pour remporter le titre. Nous on n'est pas allé aux IDA par équipes dans cet esprit là, en se disant « cette année, il nous faut le titre ». On est arrivés avec des compositions 100% originales, on a fait notre truc. Pendant 4 à 5 mois on a préparé un set de 6 minutes, totalement composé, qu'on a présenté aux gens, pour être médiatisés. Des compétiteurs, j'en connais beaucoup. C'est vrai qu'on a chacun des motivations différentes. Les battles, c'est vraiment important pour aborder le scratch game. Ça peut vraiment motiver : se prendre des défaites direct, ça énerve, alors tu reviens l'année suivante, et tu finis champion. Après c'est un milieu très particulier, et tout le monde n'est pas fait pour ça.

Il y a quand même quelque chose d'assez étonnant, si on considère la platine en tant qu'instrument de musique, c'est qu'il y a des battles de scratch, alors qu'on n'a rarement vu des battles de batterie, ni des battles de guitare...

Fiskou : si : il y a Guitar Hero, ou le Air Guitar (rires...)

Plus sérieusement, vous n'avez pas le sentiment qu'avec les battles de scratch, on a quitté le territoire de la musique pour sombrer dans la compétition sportive ?

Dams : Pour moi, la battle, ce n'est absolument pas de la musique. J'en ai fait, mais ça ne m'intéresse plus. On ne peut pas comparer la battle avec quelqu'un qui compose de la musique aux platines. Dans les battles, c'est surtout des gens qui utilisent dans leur skip des « fresh », des « ha », c'est surtout de la technique. Aux yeux du grand public, un gars qui fait des routines pendant une minute trente, on ne va pas le comprendre. Alors que tu montres un mec qui joue un solo de guitare pendant une minute trente, on va le comprendre.

Fiskou : Même si dans les 2 cas le public ne comprend pas la technique, c'est aussi le résultat qui compte. Je trouve que dans la plupart des compétitions aujourd'hui, ce n'est que de la technique, mais pas toujours bien réalisée. Je ne sais pas si on peut parler de musicalité, parce que c'est toujours un son qu'on est en train de créer. Mais ce n'est pas toujours écoutable.

Dams : Pourtant les jurys de battles apprécient aussi la musicalité. C'est un critère omniprésent, même s'il n'est pas mis en avant. On jugera plus le côté purement technique, ou l'aspect visuel du clash.

Fiskou : Un bon exemple pour moi, c'est le set de Fly (Champion du monde en solo 2008). Ça me fait chier de dire "musicalité". Mais j'ai trouvé ça énorme parce que ça restait toujours de la musique quoi qu'il en soit. Son set était quand même, en plus d'être très technique, vraiment agréable à écouter. Ça prouve donc bien qu'en travaillant énormément, on peut arriver à quelque chose qui ne fait pas mal aux oreilles.

A tout hasard, vous avez assisté à la victoire de Getback au Mixmove?

Dams : Non, malheureusement on n'y était pas. Mais on a vu des vidéos. On a repéré qu'il avait déjà fait quelques plans à la Lune des Pirates quelques jours avant. Et puis on connaissait un peu ses routines. Getback, c'est un pote.

Fiskou : C'est un show man, aussi. De ce qu'on en a vu, c'est ce critère étrange de "musicalité" qui semble avoir fait la différence contre Johnny 5.

Quand vous affirmez que des battles, vous n'en ferez plus, est-ce que ce n'est pas une façon pour vous, de mettre votre technique au service du jeu, c'est à dire au service du côté ludique de la scratch musique?

Fiskou : Si si, c'est totalement ça. Le but, c'est de sortir quelque chose qui nous fasse plaisir avant tout, quelque chose de beau quoi! Si t'es guitariste, que t'es pas technique, qu'il ne te reste qu'un doigt, et que tu tires qu'une corde, ça dépend comment tu la fais sonner. C'est pareil pour le scratch. Il y a des mecs qui ne sont pas du tout technique, et qui déchirent.

Dams : En France, on a un potentiel de Dj énorme, et certains mecs commencent à sortir, et ça fait plaisir à voir.

Fiskou : Mais il manque peut-être des gens en tête, qui montrent l'exemple, qui mettent les choses au clair. Dans le scratch, c'est un peu ça. Il y a des mecs super forts, ils font leurs trucs, après ils partent un peu à droite à gauche.

Dams : C'est de la compétition aussi. Les mecs qui sont balaises, ils ne montrent pas forcément leurs astuces. C'est vrai que c'est un milieu assez fermé à la base. Et là, encore, ça a évolué: il y a des communautés qui se créent. Il y a des liens qui se tissent grâce au web. Quand on a commencé, les gens qui savaient faire ne le montraient pas, parce que c'était un peu une source de pouvoir. On écoutait aussi beaucoup la radio, ou des mixtapes, on ne comprenait rien mais on kiffait. Et ensuite, il fallait retrouver les routines au feeling, parce qu'on ne voyait pas les tricks, et quand tu les trouvais c'était magique.

Fiskou : Et maintenant il y a plein de gens qui viennent au scratch, sans appartenir à la culture hip-hop, alors qu'à la base, ça vient de là. Tous les Djs qui mixent électro, drum n bass, et qui se sont mis au scratch, c'est parce qu'aux platines, il y a une plus-value. Mais ils ont aussi apporté leur musicalité, leurs influences. Et tout ça, ça donne un bon mélange, et des courants complètement différents.

Tout à l'heure, Dams, tu soulignais la façon dont les Djs protégeaient leur savoir en ne dévoilant pas leurs techniques. Pourtant, on observe de plus en plus l'ouverture décoles de Djs. D'après vous quelle est la valeur ajoutée de ce type de structure? Quel intérêt pour un Dj d'y suivre un cursus?

Dams : Au départ, moi j'étais un peu réticent à ça. Je me disais: "ouai, une école, pour apprendre le scratch, le mix, je ne sais pas, je n'ai pas trop envie de payer pour ça..."



Et en fait, je me suis rendu compte en fréquentant Hypercut, que c'est plus qu'une école: c'est un lieu qui crée beaucoup de lien, qui permet aux gens de se rencontrer, d'échanger, aller en soirée, faire des mouvements scratches avec d'autres personnes, ça enrichit. Au niveau technique, j'avoue que j'ai été débloqué sur pas mal de phases à ce niveau là. Je suis arrivé avec des bases apprises par-ci par-là. Je me suis donc rendu compte que c'était vraiment utile, que sur certains tricks, il fallait revenir au B-A-BA. Parce que quand tu travailles sur des vidéos, t'as tout de suite envie de ressortir les méchants trucs du moment, les grosses grosses phases de scratches. Et c'est vrai que d'une certaine façon, tu négliges les techniques élémentaires, celles justement qui te permettent par la suite de développer des scratches beaucoup plus compliqués. J'ai vraiment pu profiter pour ça de ce que les Djs schools proposent. Après, clairement ça reste un commerce, et il y en a qui n'hésitent pas à pratiquer des tarifs exorbitants, qui ne se justifient pas toujours.

Fiskou : Oui mais c'est là que ça devient compliqué, en fonction de ton statut, si t'es une entreprise ou une association, il faut trouver les budgets, financements ou subventions, trouver les Djs qui vont accepter de venir faire des cours. Et il n'y a pas non plus dix milliards de personnes capables de sortir l'argent pour se prendre des cours, sachant que derrière, il faut acheter le matériel. Ça a un coût réel. C'est l'avantage des structures associatives subventionnées, parce que ça permet de pratiquer des tarifs vraiment modiques, du cinq euros par jour, ou vingt euros sur le trimestre, par exemple, pour une ouverture vers les platines, pour les jeunes, donc c'est plutôt intéressant. Après, ce qui peut être bien, c'est aussi de ne pas ramener que des jeunes, mais aussi des gens plus âgés, qui ont leur culture musicale et de les amener aux platines. C'est en échangeant qu'on s'enrichit, je pense.

Donc des platines, des samplers... En quoi est-ce que le sample enrichit vos productions? De quelle façon travaillez-vous vos samples?

Fiskou : En fait, on ne sample plus vraiment. Sur l'E.P., il n'y a pas de samples. On n'est pas allé chercher des sons sur d'autres disques, qu'on aurait repris, recomposés. Non, là, tout est composé à 100%. Mais à la base, on a samplé, beaucoup, et je pense qu'on samplera toujours, parce que c'est très intéressant. Au-delà de faire tourner une boucle juste parce qu'elle déchire, retravailler un son, une structure sonore pour ressortir quelque chose de nouveau, c'est assez génial.

Dams : La couleur que ça donne, le grain, ça vient de là. Après, c'est vrai que les VST, les machines, c'est différent. Maintenant, nous, on fait vraiment un gros travail de remix, de restructuration, donc quand on sample, on recoupe tout. C'est une composition vraiment très particulière. Là sur l'E.P., on n'a pas samplé. On a joué des thèmes, recomposé des thèmes, avec différents instruments, mais en partant d'une base, c'est-à-dire d'un sample ou d'une couleur de son. C'est vrai qu'on aime bien travailler de cette façon.

Ce E.P., parlons-en : il vous faut le transposer sur scène. D'ailleurs, dans votre actualité, on peut voir des dates en Picardie aussi bien qu'au festival « off » du Printemps de Bourges. Pour ça, vous bénéficiez de l'appui du PATCH, réseau de salles de concerts en Picardie, et d'une agence de booking : Glossy Bass. Sérieusement, vous vous attendiez à un retour aussi lourd, ces structures qui vous aident et qui vous portent ?

Fiskou : Franchement, oui et non. On a travaillé dur pour y parvenir. Mais en même temps, c'est beaucoup de soutien qui arrive soudainement, alors que jusqu'ici on avait plutôt le sentiment d'être inexistant. Du jour où les gens ont commencé à s'intéresser à nous, tout est allé très vite. On nous a dit qu'Untel qui gère une salle de concerts à tel endroit nous avait vus jouer, et que certains organismes dans la région, qui ont un certain poids, pouvaient nous apporter des aides. Pour ce qui est du PATCH, par exemple, on a répondu à un appel d'offres. Il fallait envoyer un dossier, tout simplement.

Dams : D'ailleurs on est très contents de bosser avec eux, parce que, au-delà du soutien financier, il y a beaucoup de dates, de contacts, qu'on obtient grâce à eux, au moins en Picardie. Après, il y a beaucoup de travail à faire sur le plan national, parce qu'on essaie de s'exporter un peu maintenant. Notre son, l'E.P. notamment, on ne l'a pas formaté pour ça. Mais on essaie de l'ouvrir au maximum pour démarcher toute la province aussi bien que les grandes villes. Tout ça pour porter notre projet, d'autant plus que la scène, on adore ça. Donc on essaie de trouver un maximum de plans, que ce soit dans des bars, ou des dates de première partie de concerts festifs. On est sur tous les bords. En Picardie, il n'y a pas forcément, en ce moment, beaucoup de possibilités pour la musique qu'on fait. C'est assez restreint, parce que c'est plus rock.

Fiskou : En fait, c'est comme ça partout en France. C'est-à-dire que quand tu joues du jazz manouche, ou du rock, ou autre, t'as forcément plus de possibilités que quand tu fais de l'électro aux machines, ou du turntablism, ou du scratch. Même pour du hip-hop, ce n'est pas évident.

Il y a peut-être ici un aspect purement technique, au sens où toutes les productions de home studio ne sont pas immédiatement transférables à la scène, qui reste le lieu du spectacle vivant. Est-ce que pour votre show, vous avez envisagé cet aspect là ?

Fiskou : Oui, mais ce n'est pas tout à fait exact, puisque l'évolution des outils logiciels et matériels, pour les musiciens qui jouent électro, s'est orientée pour justement permettre de jouer en live, avec les contrôleurs Ableton, les MPC, et donc pas seulement de pousser un disque. Ensuite il y a tout l'aspect intégration vidéo qui entre en jeu. Il y a un tas de choses intéressantes ensuite à organiser pour une scène. D'autant plus que pour nous, jouer avec des musiciens, on l'a fait. On a fait la Guinguette Pirate, le Centre Curial. A côté de ça, moi j'ai beaucoup joué avec des rappeurs. Dernièrement, on a joué avec Sana, une chanteuse qui a posé sur quelques sons à nous. Toutes ces collaborations ont donné lieu à des lives.

Dams : Le côté scénique, c'est vraiment différent dès lors que tu joues avec une chanteuse, ou des musiciens, parce que le public va être un peu plus attiré.

Fiskou : Parce que, ça a beau être de l'électro avec des machines, on sort finalement du "format Dj". Parce que pour le grand public, si tu fais de l'électro, même sans platines, ça reste un son de Dj. Alors que dès qu'on voit sur scène une chanteuse, des musiciens, les gens se disent "tiens, il y a un groupe". Tu passes de Dj, c'est-à-dire "tu pousses des disques, et ce ne sont même pas les tiens", à "groupe" parce que t'as un gars qui tire une corde, ou qui prend un micro. Mais nous, on essaie de s'affirmer en tant que groupe. Parce qu'avant tout, Turnsteak, c'est un groupe. Bien sûr, intégrer un chanteur, ou des musiciens sur un projet, ça nous intéresse à fond. Après, pour en revenir à la mise en place scénique, on adorerait jouer avec des décors, un tas de trucs assez dingues.

Dams : On a beaucoup de projets avec des artistes peintres, décorateurs, pour arriver à quelque chose de vraiment visuel, presque théâtral. On sortirait vraiment du concert type "Dj set". Mais c'est plus difficile à mettre en place, et ça demande beaucoup plus de moyens.

Fiskou : Je pense qu'on va vers quelque chose à l'opposé des gros spot lights qui clignotent.

“Je pense qu'on va vers quelque chose à l'opposé des gros spot lights qui clignotent.”





DORF MEISTER

SI L'AUTRICHE PEUT SE VANTER D'AVOIR UNE SCÈNE ÉLECTRONIQUE, C'EST EN PARTIE GRÂCE AU CÉLÈBRE DUO, KRUDER & DORFMEISTER, FONDATEUR DU LABEL G-STONE. DEPUIS LE DÉBUT DES ANNÉES 90, RICHARD DORFMEISTER CONTINUE À DISTILLER REMIXES ET PRODUCTIONS PERSONNELLES EN SOLO OU AU SEIN DU PROJET TOSCA AVEC RUPERT HUBER. CONVERSATION AVEC UN VIENNOIS JAMAIS PRESSÉ ET TOUJOURS AUSSI CURIEUX LORS DE SON RÉCENT PASSAGE À LA MACHINE.

Tes premières productions ont été influencées par les sonorités dub. Il s'agissait d'une première dans la scène électronique de Vienne. D'où provient ce choix ?

C'est Rainer (Truby, ndlr) qui était parti le premier en Jamaïque et c'est probablement lui qui a influencé tout le monde !!!! (rires). Non, plus sérieusement, je pense qu'il s'agissait plutôt d'un état d'esprit. Cela vient probablement de notre collection de disques: on avait réuni beaucoup de funk, de reggae, de dub certes, mais aussi de la chanson française, beaucoup de bossa nova. C'était tout simplement une musique qui nous parlait beaucoup. C'était et cela reste lié à l'émotion que peuvent procurer des sonorités.

Je te pose cette question car je pense qu'encore aujourd'hui les premiers producteurs dub jamaïcains n'ont toujours pas eu la reconnaissance qu'ils méritent en terme d'influence qu'ils ont pu avoir sur la musique électronique contemporaine...

Certes, mais nous n'avons jamais prétendu ni voulu faire la même chose que Lee Perry par exemple. Disons que nous faisons plutôt de la musique contemporaine avec du dub en utilisant certaines techniques liées à ces producteurs. Certains l'ont appelé trip-hop mais, bon, les étiquettes tu sais ce que ça vaut... Au début, c'était du Truby-hop, et après avec la contraction c'est devenu trip-hop... (rires complices avec Rainer Truby, présent durant l'interview, ndlr). Pour revenir à la scène de Vienne, à la fin des années 80, il n'y avait rien. Ce n'était sûrement pas la ville où aller pour écouter du son à l'époque. C'est pour cette raison que nous avions besoin de sortir des influences classiques et donner lieu à de nouvelles sonorités. C'est vraiment à partir de ce moment là que les choses ont commencé à bouger.

Justement peux-tu décrire un peu la scène musicale de Vienne à ce moment là ?

La scène n'était pas très développée, mais les gens étaient très motivés. Je peux te citer le G-Stone Posse, Patrick Pulsinger (producteur techno allemand qui s'est installé en Autriche au début des années 90, ndlr) et toute la scène jazz. Un des genres musicaux qui par exemple a toujours eu du mal à s'implanter, c'est le reggae. Alors qu'ici à Paris, il y a une scène vraiment forte avec de bons producteurs tels que Grant Phabao. J'ai eu l'occasion d'échanger avec lui et j'aime beaucoup son travail et le fait qu'il le partage beaucoup sur son site web.

Qu'as-tu commencé en premier, la production ou le djing ?

J'ai commencé avec la production afin de comprendre et de maîtriser les diverses techniques. La production c'est ce qu'il y a de plus dur. Le dj set, ce n'est qu'un instant, surtout lorsque tu tournes pas mal. Après, on remarque que le djing a reçu une attention très importante ces dernières années, surtout au niveau des très gros djs, si l'on pense à leurs cachets. Je me situe plutôt du côté du musicien producteur. Vienne n'était pas une ville connue pour sa culture dubbing mais plutôt pour la scène rock et rock indé en particulier. À l'époque, on se partageait 3 jours de la semaine avec Peter (Kruder, ndlr) pour jouer. C'est comme cela que j'ai commencé car Peter jouait déjà avec Sugar B, un original Mc. Et j'improvisais aussi pas mal à la guitare, aux claviers et un peu à la flûte. J'ai des souvenirs mémorables de jam sessions très tôt avec le propriétaire du bar. Je jouais pas mal de blues et j'étais souvent accompagné de très bons musiciens de jazz. Ils étaient tellement bon qu'à un moment je me suis posé la question de savoir si la musique acoustique était vraiment ma voie... Je me suis alors beaucoup plus focalisé sur le djing.

Lorsque tu travailles en studio, comment est organisé ton set de machines ?

Quelle méthodologie utilises-tu dans le travail d'échantillonnage ?

En fait, c'est très simple. Il fallait travailler au début sans argent. Donc le minimum syndical : un sampleur, un atari avec des boucles très courtes, quelques secondes. On enregistrerait pas mal de trucs live. Contrairement à Peter qui préfère travailler sur des séquences plus longues, moi je préfère réduire au maximum le sample, la boucle. Mais cela est probablement dû à l'utilisation spécifique de certains programmes et machines : Peter lui préfère Ableton Live qui offre des possibilités différentes par rapport à Cubase que j'ai beaucoup utilisé. Ableton est beaucoup plus moderne de par sa conception et les possibilités qu'il offre. Plus dynamique. J'essaie de m'y mettre, mais ça prend du temps, surtout lorsque tu travailles depuis longtemps avec les mêmes logiciels et tu es attaché à certains automatismes.

Lorsque j'ai eu l'occasion de parler avec des musiciens autrichiens, la plupart affirment qu'ils ont été beaucoup influencés par la musique allemande genre krautrock, rock psychédélique. C'est le cas pour toi aussi ?

Au fait, on était pas vraiment focalisés sur un pays en particulier. Mais certes il s'agit de grosses influences. L'Allemagne avec ses divers courants a toujours été très présente. Même après avec la new wave, qui provenait d'Angleterre, on la percevait en quelque sorte sous le prisme allemand.

Concernant la compile G Stone Master Series, peux-tu me parler un peu de cette série mise en place ?

Tout est parti du principe que nous pouvions éditer des tracks. Nous pouvons proposer ainsi des sélections « privés » de musiques que nous voulions mettre ensemble depuis un bout de temps. Maintenant que nous avons l'opportunité de le faire, on y travaille beaucoup. Peter a commencé avec le premier volume, je suis actuellement sur le deuxième. C'est vraiment une façon de partager de façon plus intime nos goûts musicaux. L'idée est simple : de plus en plus de gens ne prennent plus le temps d'écouter la musique comme il se doit, sans distraction et avec un bon sound-system. La série va continuer au-delà de mon volume, je ne sais pas encore qui va travailler sur les prochains volumes, probablement des personnes connectées au label G-Stone, mais il n'y a rien de sûr.

Aujourd'hui, les labels se focalisent de plus en plus sur les éditions limitées avec des artworks des plus en plus léchés, certaines fois faits à la main. Que penses-tu de cette évolution ?

On travaille depuis longtemps dans ce sens : le projet doit être beau pour être vendu et, plus important encore, être vraiment apprécié dans sa totalité. Nous avons toujours eu une certaine affinité avec le graphisme et l'esthétique. Depuis la première sortie du label, il y a 16 ans, nous avons toujours voulu que ce soit beau. On a toujours essayé d'imaginer des pochettes et des packaging qui donnent envie d'écouter la musique et d'apprécier l'objet dans sa totalité. Encore plus aujourd'hui, avec la musique souvent disponible avant même la sortie officielle. Il faut motiver les gens à l'achat. Selon moi, on va rapidement assister à la fin des pochettes créatives. Personne, malheureusement, ne dépense plus d'argent pour avoir des pochettes originales et intéressantes.

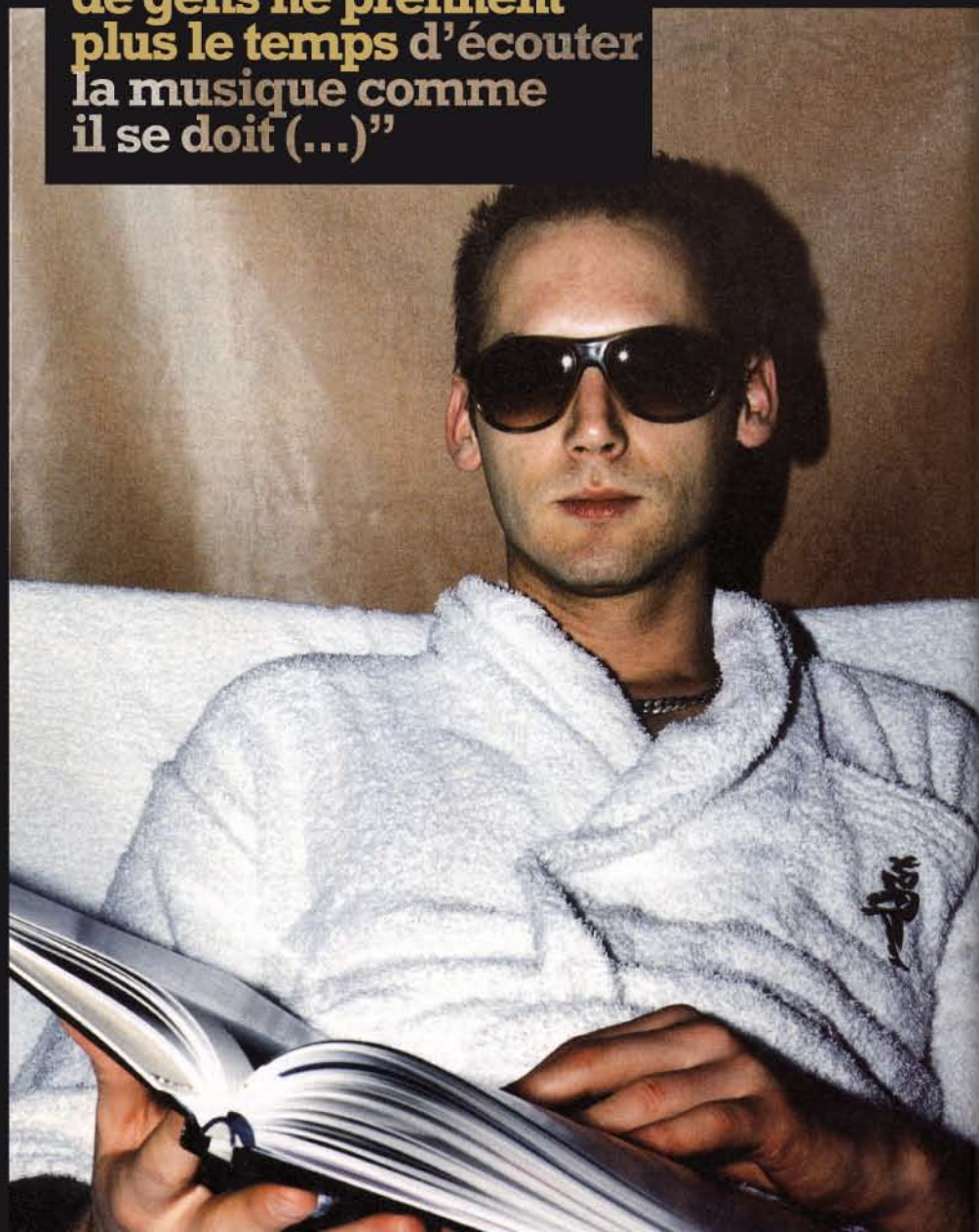
Concernant ton album de remix, Pony No hassle versions, comment s'est effectué le choix des artistes ?

Certains des artistes ont été tout simplement contactés par Myspace, Facebook. J'ai perdu l'habitude de connaître de manière approfondie les artistes que je contacte, c'est dommage car on pourrait mais le temps est limité... Les artistes présents viennent principalement d'Europe. Je suis content du résultat car cet album a dors et déjà une vie indépendante par rapport à mon album original.

Pour terminer, quelle est ta vision du mix digital et de la performance artistique des djs aujourd'hui ?

J'ai vu un peu toutes les différentes formules et je pense que le Serato est vraiment pas mal, car il offre beaucoup de possibilité et te permet d'enregistrer des idées et de les ressortir quelques années plus tard. Cela permet vraiment de graver ces instants de dj sets qui sont uniques. Dans ce sens là, je trouve que c'est vraiment intéressant. Mais avec l'expérience, je me rends compte qu'il s'agit toujours de proposer de la nouvelle musique avec de l'improvisation bien sûr ! Tu sais toujours ce que tu fais, mais le feeling du dancefloor est différent à chaque fois. Je pense que les meilleurs sets sont ceux qui sont le plus improvisés. Si le set est déjà prêt, on perd toute l'approche naturelle avec le public. Il ne s'agit pas que de la technique mais aussi et surtout de dynamiques du djing. Ceux qui ne travaillent pas comme ça ne devraient pas faire long feu...

“(...) de plus en plus de gens ne prennent plus le temps d'écouter la musique comme il se doit (...)”



NATIF DE SAN DIEGO, ALEKSANDER MANFREDI A.K.A. DJ EXILE ENCHAÎNE DEPUIS 10 ANS À L'OMBRE DU SOLEIL CALIFORNIEN LES PROJETS AVEC LES RAPPEURS ALOE BLACC, FASHAWN, BLU... ENTRETIEN AVEC LE DJ/BEATMAKER À L'ORIGINE D'UN ALBUM INSTRUMENTAL PAS COMME LES AUTRES.

Tu as produit dernièrement entièrement les albums de Blu et de Fashawn. C'est une façon pour toi de te focaliser sur la production, sur le développement artistique ?

Je pense que c'est un peu des deux et puis cela fait partie de ce que je voulais faire depuis longtemps. Un peu comme Marley Marl, Pete Rock, Dj Premier, toute cette période où les producteurs de rap avaient un impact important sur la carrière des Mcs. Le processus du travail sur un album entier est plus marrant et satisfaisant en terme d'expérience lorsque l'album est terminé. Ton travail n'est pas réduit à un son, pas identifié à seul single. Cela ajoute une certaine richesse et une touche personnelle au son de l'album. Autre chose, cela change aussi en terme de relation avec le public car les fans sont au courant du fait que nous avons bossé tous les deux à la réalisation de l'album. Tout cela contribue certainement à créer une sorte de « mystique » autour d'un album. Aujourd'hui, un Mc totalement inconnu peut se payer les services des meilleurs producteurs et souvent je trouve cela facile et pas très intéressant du point de vue artistique. Par contre, j'apprécie la démarche de Promo avec Jeru par exemple. A l'époque, c'est un inconnu avec lequel il produit un album entier que tout le monde adore ! C'est ce que j'aime : trouver des artistes qui ont des choses originales à dire, les aider dans le développement de leur vision artistique.

Cela va donc bien au delà du "simple" travail de studio...

Il s'agit d'un patchwork plus complexe, car on peut aborder une multitude de styles sur un album entier. On apprend à connaître de manière plus précise les goûts de chacun, lorsque l'on travaille longtemps en studio. Et surtout, l'une des choses plus importantes, tu appréhendes l'autre de manière différente et tu comprends mieux ce que l'autre attend de toi et vice-versa. C'est radicalement différent des projets qui voient la participation de nombreux producteurs dont certains n'ont jamais rencontrés les Mcs...

Tu te produis maintenant lors de tes lives principalement avec une Mpc mais tu as aussi été turntablist. Peux-tu revenir sur les Djs ou collectifs de Djs de la côte ouest qui ont eu une influence sur ton travail ?

Parmi d'autres, Dj Aladin, Jam Master Jay, Dj Pooh, The Scratch Picklz et bien sûr toutes les vidéos des battles, des Dmc qui pouvaient tourner sur Vhs à l'époque. Avant même de me payer de véritables platines, je m'amusais avec ma stéréo en tripotant les boutons play de la platine, du tuner et des cassettes. Beaucoup de gens ont commencé de cette manière car c'était tout simplement la solution la plus accessible. Ce que j'aimais particulièrement dans le scratch, c'était les intros scratchées, les scratchs songs. Je m'inspirais beaucoup des tapes de Dr.Dre, Dj Tony A, Dj Quik, J-Rocc et les Beatjunkies. Les intros de Dj Scratch sont pas mal aussi !!!!

Justement, tu as sorti toi aussi quelques mixtapes dont Stretch Marx (1995) et Imaginary Friends (1996) sur lesquelles figuraient tes premiers collaborations avec Aloe. Quel était le concept de ces mixtapes ?

En fait, la formule était simple. Sur la face A, je commençais par une longue intro avec pleins de scratchs et puis j'enchaînais avec un mix de trucs indépendants avec quelques phases de scratchs. La face B contenait les morceaux que l'on faisait avec Aloe (Emanon, ndlr), morceaux enregistrés à l'époque sur un 4 pistes. Cela permettait de faire tourner notre projet de main en main et les gens pouvaient découvrir Emanon et Dj Exile. On en a fait trois dont les deux que tu as cités, sur lesquelles on réussissait à placer environ douze/treize morceaux. Pratiquement un album entier. Ça, c'est vraiment les débuts. Avec l'argent des mixtapes, nous avons pu faire presser le premier maxi, "PSI/Outside looking in", qui a été programmé dans l'émission radio "Friday Night Flavors", qui avait un impact important sur Los Angeles. Cela nous a amené jusqu'au premier album...

Quelle approche as-tu utilisée pour la production de l'album "Radio" ? Tu avais déjà cette idée d'utiliser des extraits et des samples provenant exclusivement de la radio ?

Avant même de faire cet album, j'avais déjà décidé. J'avais choisi un concept : produire un album entier avec des samples d'émissions radio. Tout, mais vraiment tout provient des "ondes" : les lignes de basses, les batteries, les hi-hats, tout est entièrement pré enregistré et retravaillé par la suite. Je voulais faire un album instrumental, mais je ne voulais pas que ce soit l'énième album instrumental avec des beats. Mon projet ne s'arrête pas simplement à la création de beats à partir de sons : l'idée était aussi de retranscrire en sons ce que pensent les gens de Los Angeles, manipuler certains messages pour le tourner à ma manière. Je voulais utiliser des sons bien particuliers, des fréquences dont certaines ressemblent même à des scratchs.

Combien de temps tu as mis pour achever ce projet ?

Cela a pris pas mal de temps, disons une bonne année ! Certains trucs étaient enregistrés directement de la radio à la Mpc, certaines séquences étaient juste enregistrées avant d'être samplées à la Mpc. Ce que je peux te dire, c'est qu'il n'y a jamais eu de véritable processus d'enregistrement. Par contre, la production derrière a été réfléchie et c'est cela qui a pris le plus de temps. D'où une année entière pour ce projet.

EXILE

“Je cherche surtout des disques pas chers et vraiment intéressants.”

Lorsque tu travailles en studio à la MPC, comment est-ce que tu procèdes ? Tu pars d'une séquence, d'une note ?

En général, je préfère sampler les notes de manière individuelle mais je peux bien sûr aussi travailler à partir d'une séquence. Tout dépend du sample naturellement et aussi de la façon dont les notes sont agencées, quelles sont les possibilités de retravailler les notes singulièrement pour les rejouer ensemble ensuite.

Tu veux dire les rejouer avec la MPC ou avec un instrument ? Tu joues de quel instrument ?

Je joue de la batterie, je me débrouille aux claviers. Il fut un temps où je savais lire la musique, plus maintenant. Je travaille actuellement à un nouveau projet "4 Track Mind", qui est une sorte de retour aux sources, à mes débuts avec Emanon. J'ai déjà produit pas mal de morceaux sur ce 4 pistes et je joue de la batterie sur les interludes.

Tu as aussi eu l'opportunité de travailler avec certains artistes importants du rap game américain tels que Snoop, Mobb Deep, Jurassic 5, Ghostface... Comment cela s'est-il passé ?

En tant que producteur, je vis principalement des beats que je vend aux artistes. Un jour, j'ai été appelé par un responsable de 50 Cent. Il me dit qu'il est intéressé par un de mes sons. J'étais un peu perplexe, je me demandais ce que ça pouvait donner... Par la suite, je découvre que c'est en fait pour Mobb Deep featuring 50 Cent. Ça changeait tout car je suis un gros fan de Mobb Deep. Lorsque j'ai entendu le morceau et ses déclarations sur Jésus, je ne savais pas trop quoi penser. Mais maintenant, j'aime bien ce morceau ("Pearly Gates", le morceau en question, a été à l'origine de polémiques qui ont amené Interscope à censurer certaines phrases, ndlr).

Parmi tes nombreuses inspirations, tu cites souvent le producteur américain Jon Brion. Qu'est-ce qui t'inspire précisément dans son travail ?

Oui, il m'inspire mais il ne fait partie de mes sources d'inspiration les plus importantes. J'adore son travail, ses sons. C'est un producteur intéressant : son travail sur la bande originale de "Eternal Sunshine of the Spotless Minds", avec Fiona Apple, Portishead... C'est une source d'inspiration, mais ce n'est pas un modèle.

Tu pars encore digger, à la recherche de disques obscurs ?

Oui, je vais encore digger, moins qu'avant certes... Je cherche surtout des disques pas chers et vraiment intéressants. Quand je suis en tournée, je part à la recherche de bouquinistes et des brocantes plutôt que des disquaires. Je suis plutôt sur les bacs que tu trouves au fond des librairies ou des magasins d'occasions. C'est vraiment ce que je préfère car on est jamais à l'abri d'une surprise, plutôt que d'aller dans un magasin où l'on va te dire "Ça c'est des albums funks super rares..."

Quels sont tes projets en cours ?

Je termine actuellement mon projet "Radio remix" avec de nombreuses collaborations. Certains tracks sont des remix, d'autres sont tout simplement les beats de l'album "Radio" avec des guests tels que Shafiq Hussein (Sa Ra), Alchemist, Evidence, Samiyam, Clutch Hopkins, Dj Day, Blu, Flying Lotus et d'autres... Ricky Rucker, aDaD... Mon groupe "Dag Savage" de Californie du Sud est un autre projet qui devrait sortir bientôt. C'est le côté plus sombre du hip-hop... Enfin, un des projets qui me tient le plus à cœur est probablement le plus personnel car il implique directement l'œuvre de mon père, décédé lorsque j'avais 18 ans. Mon père était musicien, il a sorti quelques disques dans les années 60 et 70. J'allais dans son studio lorsque j'étais petit et je m'exerçais déjà un peu à la batterie. Je me suis rendu chez les ayants droits où j'ai pu mettre la main sur des masters, des reel-to-reel tapes (format exclusivement américain, ndlr). J'ai alors décidé de faire un album hommage père-fils, en samplant sa musique.

De quel type de musique on parle ? Rock psyché ? Folk ? Funk ?

Oui, c'était du garage-psyché. En fait, l'histoire a débuté lorsque un gros collectionneur californien, Groove Merchant, m'appelle au téléphone pour me demander si j'ai un rapport avec un certain Manfredi (origine italienne, ndlr). Ils cherchaient les Manfredi dans Los Angeles car ils cherchaient certains des disques de mon père pour les revendre par la suite. C'est alors que je me suis dit qu'il fallait absolument que je mette les mains sur ses disques et ses enregistrements afin de les rééditer correctement et faire un album à partir de sa musique. Pour l'instant, j'en suis encore au stade de passer le matériel collecté en digital de façon propre. Par la suite, je n'ai pas encore décidé si ce serait un album 100 % instrumental, avec quelques voix, avec moi à la batterie. Ah oui, j'aime bien la Mpc aussi... (rires)

Fashawn, Exile et Blu





DOCTOR L

ARTISAN-BÂTISSEUR D'UN HIP-HOP FRANÇAIS QU'IL A FUI DÈS LES PRÉ-MICES DE LA VARIÉTISATION, LIAM FARRELL, PRODUCTEUR, MUSICIEN, RÉALISATEUR, VIDÉASTE ET BIDOUILLEUR EST SI ACTIF QUE L'ON POURRAIT FAIRE FONCTIONNER TOUTE L'INDUSTRIE MUSICALE AVEC SEULEMENT QUATRE OU CINQ SPÉCIMENS DE SON ESPÈCE. TOUJOURS LES MAINS DANS LE CAMBOUIS, LE DOC TROUVE TOUT DE MÊME LE TEMPS D'ÉVOQUER AVEC NOUS SES DIVERS PROJETS, ENTRE UN SON À FAIRE ÉCOUTER, UNE ANECDOTE À RACONTER ET UN TRUC QUI N'A RIEN À VOIR...

D'après ce que j'ai cru comprendre, toi et quelques autres monteriez un label...

Avec la complexité de la musique actuelle, est arrivé le moment où, pour exister, tu devais devenir un label et essayer de trouver un distributeur et une attachée de presse. C'était d'ailleurs ce que tout le monde faisait. En fait avec des potes on a monté Colored où l'on sort une multitude de projets, de trucs différents. Ce label sur le net nous donne en fait l'opportunité d'avoir une nouvelle fenêtre de créativité sur des sujets qui sont impossibles à aborder avec une industrie qui meurt. Aujourd'hui c'est impossible d'amener quelque chose dans les maisons de disques s'ils ne peuvent pas y voir un intérêt financier immédiat. Et il faut dire ce qui est : ce que je fais n'est pas très "financier". Moi je suis Irlandais, immigré en France et je ne pense pas que ma musique corresponde de toute façon à une réalité ici. Ça va être dans une niche de gens qui kiffent mais pas plus et c'est un tout petit marché. C'est aussi pour ça que je suis "satellite" depuis le début.

Mais c'est uniquement un label qui va te servir à toi et à d'autres artistes de ton entourage ?

Plus qu'un label, Colored est surtout un portail pour les musiciens et les groupes qui eux aussi ont des projets à faire exister et pour lesquels ils n'y a pas vraiment d'acheteurs. Peut-être qu'on va plus s'orienter vers le vinyle parce qu'on est liés au magasin Superfly. Et puis ça va nous servir à rééditer mes albums que j'ai en stock. En très peu de temps on a pas mal de monde qui est venu nous rejoindre, des jazzmen américains nous ont filé des titres, et puis surtout beaucoup d'artistes qui n'ont pas envie de se casser les couilles à faire du live derrière pour promouvoir leurs disques. Les disques qu'on fait actuellement sur Colored sont des montages de morceaux de Grant Phabao ou de moi. Là, Grant fait plus de nouvelles versions un peu plus jazz pour varier un peu du Reggae. Pour ses albums, il est allé avec son laptop enregistrer quelque chose comme quarante chansons en pleine rue avec des vieux jamaïcains qui font tout (harmonies, chœurs) sans la moindre note de clavier et juste accompagnés d'un shaker. Et au final t'as l'impression qu'il s'agit de rééditions de vieux trucs.

Le nouveau Doctor L sera donc sur Colored. C'est pour quand, au fait?...

Pour cet été mais il est terminé depuis l'été dernier. J'ai travaillé dessus avec pas mal de gens : Allonymous, Clip Payne de Funkadelic, une nana qui fait du Blues... Je pense que cet album est sans doute le plus abouti que j'ai fait, c'est vraiment un truc personnel plus du tout dans la stylisation. Après je te dirai qu'un album reste un album et que pour moi ce n'est pas suffisant, c'est pour ça que je vais à fond dans des side-projects complètement hors formats qui me permettent d'explorer et de découvrir des trucs nouveaux dans la musique. Tout est un défi.

Tu fais le gros de tes musiques toi-même. Le sampling c'est terminé ?

Cela fait 10 ans que le sampling est devenu pour moi occasionnel. Sampler c'est une chose, mais si t'as une idée et que c'est pas un sample, il faut quand même pouvoir concrétiser ce que tu veux en faire.

Et puis j'aime de moins en moins tout ce qui sort de l'ordi, je préfère mettre des choses dedans plutôt que d'utiliser ce qui en sort. Tout ce qui est déjà présent dans les ordi standardise la musique, à la longue tout se ressemble, même les instruments. Maintenant que j'ai quarante ans, j'ai envie d'apprendre des nouveaux trucs, jouer de la gratouille, ce genre de choses...

Tu produis et réalises pour d'autres, est-ce que tu y injectes à chaque fois du "Doctor's Juice" ?

Quand tu fais de la prod pour les autres, c'est une relation d'hommes à hommes, tu travailles avec un artiste dont tu dois capter le délire. Le truc classe dans la production c'est de sublimer un artiste et de trouver les moyens pour qu'il y arrive sans qu'il ne se trahisse. Y mettre des choses à toi dedans, je crois que c'est mauvais. C'est comme un réalisateur qui voudrait incruster ses propres effets dans un film, il vaut mieux faire le film et le sens du film. Après, évidemment, tu le fais en étant toi-même mais moi je ne sais pas ce que c'est Doctor L. Ça va et ça part, c'est quelque chose que je ne peux pas te définir. J'ai des tonnes de disques durs bourrés de musiques que j'ai faites, des musiques complètement différentes mais pour moi ce sont toutes la même.

Et le hip-hop alors ?

Pour le hip-hop comme pour tout, ce qui est redoutable c'est qu'à un moment le commerce en fait une autre histoire. Le succès de quelque chose c'est sûrement le début de sa mort. J'espérais que le rap n'évoluerait pas comme le rockabilly et finalement c'est la même ! Le même truc qui se perpétue encore et toujours. Je crois qu'en Afrique c'est différent, c'est la vibration la plus intéressante que j'ai entendue ces derniers temps. J'ai l'impression qu'ils en sont à l'étape où on en était au début quand il y avait Dee Nasty, IAM, Assassin ou NTM, un truc vraiment frais...

Justement, en parlant d'Afrique, tu as fait beaucoup de collaborations avec des artistes afrobeat. Tu as même récemment fait un titre avec Martin Perna le leader d'Antibalas...

Après Assassin j'ai produit un album pour Tony Allen qui a eu un énorme succès d'estime à l'étranger. En France, moyen, mais aux States le disque a lancé l'afrobeat nouvelle génération. Après le disque j'ai fait une tournée avec Tony où sur scène je faisais un peu de machinerie, des trucs un peu space. Antibalas faisait nos premières parties, c'est de là que j'ai fait la connaissance de Martin avec lequel je suis resté pote. Au départ Antibalas était un groupe genre "universitaire", je n'aurais jamais pensé que ça deviendrait ce gros groupe que j'ai vu ensuite jouer dans des festivals. Maintenant t'en as plein ! La donne a un peu changé et plein de groupes ressurgissent avec des musiciens d'Afrique parce qu'ils ont compris qu'il fallait aller chercher des polyrythmes, des machins, des trucs. Et t'as des groupes c'est n'importe quoi leur musique, c'est vraiment trop fort. C'est comme les musiques Éthiopiennes qui connaissent un boom depuis quelques années, tiens regarde... (le Doc fonce à l'autre bout du studio et revient avec un sac de vinyles fraîchement achetés du jour) Regarde où j'en suis : Sun Ra, Ghana 70, Lee Fields, Mulatu et Mulatu... En fait, ces disques je ne les avais pas, souvent on te file la série en mp3 mais bon, rien à voir ! Et tu as que vu que je ne suis pas un traître, je ne prends pas de CD !

ANDREW WEATHERALL



Interview Andrew Weatherall par Julien Vulliet / Photos Coshmar

itw

ANDREW WEATHERALL EST UN DJ, PRODUCTEUR ET REMIXEUR DE RENOM AUTANT RESPECTÉ DANS LE MILIEU DU ROCK QUE DANS CELUI DE L'ÉLECTRO. NOUS AVONS PU RENCONTRER CE TÉMOIN PRIVILEGIÉ DE L'ÉVOLUTION DE LA MUSIQUE ANGLAISE DE CES VINGT DERNIÈRES ANNÉES LORS DE L'UN DE SES RÉCENTS PASSAGES À PARIS.

Quel a été ton premier souvenir musical marquant ?

La bande originale d'un film qui s'appelait "That will be the day". C'est un film anglais qui se situe dans la période de transition entre rock'n'roll traditionnel et rhythm'n'blues dans les années cinquante. C'était en 1974, j'avais onze ans. La bande annonce passait à la télévision et la B.O. était composée de titres rock 50's, Del Shannon, etc... C'est la première fois que de la musique avait un tel effet sur moi. Mais ce n'était pas juste la musique, c'était un tout, le style... Il y avait des Teddy boys dans le film, tu vois ce que c'est ? Ils faisaient le lien entre la musique et les fringues. C'était un autre monde. Moi j'habitais en banlieue, la vie était assez terne. Le rock 50's c'était comme un passage ouvert vers une autre planète. Il y avait un revival 50's au milieu des années 70, à la même époque que le glam rock qui est également un des premiers styles musicaux qui m'a attiré. Deux ans après ça, le punk rock a débarqué mais c'est une autre histoire (rires)...

Justement, tu étais adolescent à la fin des années 70 en Angleterre. Comment as-tu vécu ces années là ?

C'est difficile d'expliquer à quelqu'un quel effet a pu avoir le punk. Les gens pensaient que c'était la fin de la civilisation. Cela faisait seulement trente ans que la seconde guerre mondiale était terminée. On était censés perpétuer ce rêve d'une grande Angleterre et on se retrouvait avec une génération qui détestait tout. C'est difficile d'expliquer le tollé que ça a provoqué. C'était une bombe. Une bombe culturelle.

Après cela, l'acid house et toute la scène musicale qui en a découlé t'ont aussi beaucoup influencé...

Oui mais il y a un gouffre entre les deux. Presque dix ans. Après le punk j'ai d'abord commencé à m'intéresser à des trucs plus électroniques comme Throbbing Gristle. Et même quand j'étais à fond dans le punk, j'écoutais déjà de la soul, du funk, du disco. J'écoutais ces styles de musique bien avant que la house music apparaisse. Pour certaines personnes, la house music a été le commencement d'une nouvelle ère et a eu le même effet que le punk rock. C'était leur découverte de la dance music. Pour ma part j'en écoutais déjà depuis la fin des 70's. C'était une évolution naturelle.

Et comment expliques-tu qu'autant de personnes avec des backgrounds musicaux radicalement différents se soient mises tout à coup à écouter de la musique électronique et à s'intéresser à ce qui se passait dans les clubs ?

L'ecstasy (rires)... C'est aussi simple que ça. Les punks avaient le speed ou, pour certains mais pas tant que ça, l'héroïne... Depuis les 60's, chaque génération, chaque mouvement culturel a sa drogue censée "ouvrir l'esprit des gens", etc... C'était le même processus. Un nouveau mouvement, une nouvelle drogue...

Comment t'es-tu retrouvé à produire Primal Scream ou remixer les Happy Mondays ?

J'étais au bon endroit au bon moment. J'étais Dj et je travaillais dans les mêmes clubs que ces groupes. J'allais à l'Hacienda, de temps en temps ils venaient à Londres. Ils aimaient la musique que je passais donc c'est assez naturellement qu'ils m'ont demandé d'injecter ce côté dancefloor dans leur musique.

Tu faisais déjà régulièrement le Dj à cette époque ?

Pas vraiment. Pendant un an ou deux j'ai fait différents boulots. A une période je créais des décors pour des films par ordinateur et je mixais deux ou trois fois par mois. Ça me plaisait de travailler sur des films mais j'ai du choisir. A un moment je me suis dit "merde, allons-y pour le Djing". J'ai du faire quelques trucs illégaux pour gagner ma vie mais j'en dirai pas plus (rires). J'étais payé cinquante livres pour un Dj set quand j'en dépensais cent pour les disques. Ça a duré un an ou un peu plus, entre 1988 et 1989. Je n'étais pas vraiment du bon côté de la loi, j'ai eu de la chance, sinon, honnêtement, je ne pourrais pas être là à te parler.

Et quand as-tu commencé à produire ?

Les premiers trucs que j'ai fait étaient des remixes. Ce sont les premières fois où je suis rentré dans un studio. Avant ça j'adorais la musique mais je ne savais pas jouer d'instrument. J'ai pris des leçons de guitare vers mes douze ans mais j'étais trop feignant. J'ai découvert les filles et la musique peu de temps après. C'était plus important pour moi à cette époque là que de rester assis à faire des gammes. J'ai appris sur le tas. Je suis pas un musicien professionnel mais j'ai une bonne oreille. Ça vient du fait d'avoir passé les vingt dernières années de ma vie en studio.

Pour certains artistes, les remixes sont une occasion de pouvoir faire de la musique même dans une période où ils ne sont pas spécialement inspirés...

C'est tout à fait mon cas. Je n'avais même jamais pensé entrer dans un studio avant que quelqu'un me demande un remix. J'avais tous les ingrédients déjà prêts. C'est en travaillant à partir de la musique des autres que j'ai pu trouver mon style, ma propre musique. J'ai appris à faire des morceaux, à travailler en studio. C'est un bon apprentissage.

Qu'est ce que tu utilisais comme matériel à l'époque? Ordinateurs, machines?

Essentiellement un sampleur Akai. C'était basé sur les samples, il n'y avait pas les plug-ins actuels. C'était plus simple que maintenant.

Tu as signé sur Warp avec Sabres of Paradise. Qu'est ce que tu penses de l'évolution du label et du fait qu'ils signent de plus en plus d'artistes extérieurs à la musique électronique, ce qui semble déranger certains soit disant puristes?

Warp n'a jamais fait ce que les gens attendaient du label. S'ils ont envie de sortir des disques de rock, ils le font. C'est juste dommage que ce soient pas forcément les bons. Maximo Park c'est vraiment pas terrible (rires). Mais ça leur permet de gagner de l'argent. Ils ont du s'adapter. Tu préfères que Warp sorte un disque de musique électronique au milieu de disques de rock ou tu préfères que Warp fasse faillite? Quelquefois il faut aller dans le sens du courant et s'intéresser à d'autres styles. D'un côté j'admire les puristes. J'en connais. Mais d'un autre côté, je les déteste. Ils sont comme des fondamentalistes.

Est-ce que tu ne penses pas que la génération actuelle se pose moins de questions à ce niveau là et écoute naturellement et indistinctement du rock, de l'électro, du hip-hop, etc..?

Ca a toujours existé. Tous mes amis écoutent des styles de musique différents. Il y a finalement peu de gens que l'on peut qualifier de puristes. C'est une minorité. Je pense que la majorité des gens ont une approche ouverte de la musique.



J'ai l'impression que tes derniers albums sont de plus en plus rock'n'roll dans la façon dont ils sont composés...

Il y a beaucoup d'électronique. Je compose sur ordinateur, sur la plupart de mes morceaux il y a des boîtes à rythme. Comme il y a des guitares dessus, le résultat peut en effet quelquefois faire penser à du rock'n'roll traditionnel mais mon approche de la musique est totalement liée à la dance music. Je commence par les rythmes, puis la ligne de basse, exactement comme pour les remixes. Mais même les groupes de rock doivent avoir un bon batteur et un bon bassiste, c'est ce qui fait l'essence de cette musique. Ce sont les fondations du rock'n'roll. Commencer par programmer des beats et ajouter une ligne de basse, c'est vraiment une méthode de travail typiquement dance music, même si c'est vrai que ce sont aussi des éléments constitutifs du rock.

Est-ce qu'il y a des groupes de rock actuels que tu aimerais produire comme tu l'as fait à l'époque pour Primal Scream?

Pas vraiment. J'ai du mal à travailler avec trop de musiciens dans un studio (rires). J'ai produit Fuck Buttons récemment, mais ils ne sont que deux et leur matériel se résume à deux séquenceurs. Je ne me considère pas comme un producteur professionnel, ce qui implique de parfois travailler avec des groupes que tu n'aimes pas et de faire abstraction de ce que tu écoutes pour te concentrer uniquement sur le processus d'enregistrement. Moi j'ai besoin des deux. J'aime pouvoir me concentrer sur le processus d'enregistrement mais dans le même temps apprécier ce que j'entends. Passer deux jours à enregistrer un son de batterie ça me rendrait dingue. Il faudrait que je trouve un groupe vraiment punk. Tu connais Billy Childish? C'est une légende en Angleterre. C'est un artiste, un poète qui joue du rym'n'blues et du garage rock vraiment oldschool. Il est totalement détaché du monde moderne (ou il prétend l'être). Un jour il m'a demandé: "Tu as entendu parler d'un groupe qui s'appelle Green Day?". "Ouai, c'est un des plus gros groupes de rock du monde, pourquoi?". "Ils m'ont appelé et m'ont dit qu'ils étaient un groupe de punk et qu'ils voulaient que je produise leur album". Je lui ai dit "C'est bien si tu peux le faire en une semaine". Le groupe n'a jamais appelé... Si je pouvais trouver un groupe prêt à enregistrer en une semaine, pourquoi pas. Mais si je dois travailler des mois sur un album... Je suis pas tellement patient et je travaille très vite. J'aime les erreurs, j'aime capturer ces moments. Avec Fuck Buttons on a tout enregistré en trois jours. Mais généralement les musiciens sont des chieurs. Tu es obligé d'être instituteur et psychologue à la fois. Pour Two Lone Swordsmen, nous avons joué avec live avec un groupe, nous étions cinq, on perdait du temps et de l'énergie pour rien, pire qu'avec des putain de gamins (rires). Donc oui, j'ai produit des groupes mais si je devais le refaire, il faudrait que ce soit vraiment rapide. Pour Primal Scream, ils avaient déjà tout enregistré, ils m'ont donné les bandes. "Ok, enregistrez tout avec un ingénieur du son et donnez-moi le résultat mais je ne viens pas en studio". Il y a beaucoup de groupes qui seraient d'accord mais quand ils en parlent à leur maison de disque, c'est "Non, impossible"...

Qu'est-ce que tu écoutes en ce moment? Est-ce qu'il y a des artistes ou des styles musicaux particuliers qui te semblent intéressants?

J'écoute beaucoup de choses et j'habite juste à côté de Rough Trade, le magasin de disque (à Brick Lane, ndlr). Il y a plein de bonnes sorties en ce moment. Pas mal de disques de funk africains rythmiquement intéressants, qui sonnent un peu comme des disques disco-punk. Beaucoup de world music... Il y a plein de nouveaux groupes. Je n'ai pas changé, j'ai toujours aimé traîner dans les magasins de disque, acheter des disques de world music, de punk, de techno, de reggae... Quand j'étais gamin la musique était un moyen de s'évader. Si t'es en prison, tu vas pas creuser un seul tunnel, tu en creuses trois ou quatre. Tu vas essayer de trouver autant de manière de t'évader que possible. J'ai toujours cherché autant de manière de m'évader que possible en écoutant autant de musique que possible.

Tu es toujours aussi curieux même après toutes ces années...

Oui. Il y aura toujours de la musique que je n'ai jamais écouté. Je ne serai jamais blasé. Hier j'écoutais la radio et je suis tombé sur de la musique algérienne, des trucs que je n'avais jamais entendu. Le week end dernier j'étais en Grèce, je regardais la télé, il y avait de la musique traditionnelle grecque, j'ai trouvé ça génial, j'essayais d'analyser les mélodies, je me demandais comment je pourrais utiliser ça pour ma propre musique... J'ai une énorme collection de disque mais je n'en ai jamais assez.

Peux-tu nous parler de "Andrew Weatherall vs The Boardroom"? Comment les as-tu rencontré?

Je travaille dans un studio où il y a trois ou quatre pièces avec d'autres gens qui travaillent à côté et notamment The Boardroom. Je les entends quand ils créent des morceaux. Je vais les voir et je leur demande "Est-ce que je peux remixer ça?" et inversement. C'est assez naturel de finir par remixer chacun les morceaux des autres...

Et c'est important pour toi que des gens remixent ta musique pour avoir un autre point de vue?

Oui, tout à fait, j'aime bien que des gens remixent mes morceaux. Je l'ai tellement fait pour les autres, ce serait stupide de dire "Non, non, personne ne touche à ma musique, n'y pensez même pas" (rires). Je suis fasciné par le point de vue et l'approche que d'autres peuvent avoir de ma musique. Il peut y avoir une idée parmi d'autres et quelqu'un va l'approfondir. C'est ce que j'aime faire également quand je remixe les autres: prendre une erreur ou une petite partie d'un morceau et l'exploiter au maximum. J'adore quand les gens font ça avec ma musique. Il y a plein de remixes vraiment bien de morceaux de mon dernier album "A Pox on the Pionneers" et c'est toujours intéressant d'avoir un nouveau point de vue sur son travail.

Par qui aimerais-tu être remixé?

Personne en particulier. J'aime quand ça vient naturellement, quand les gens me contactent. Même chose pour les remixes que j'effectue pour d'autres artistes. Je ne fais pas de remixes uniquement parce qu'une maison de disque me le demande. J'aime que ça vienne d'une rencontre. Je n'ai jamais pensé à ma musique en terme de carrière. J'ai jamais planifié quoi que ce soit.

Tu es attaché à l'idée de progrès?

Oui. Les gens ont parfois l'impression que je suis une sorte de puriste un peu... borné. Peut être à cause de la façon dont je suis fringué et de mon style, de mon approche de la vie moderne, les gens ont l'impression que je n'aime pas le progrès et la technologie. J'aime ça! C'est juste que je pense pas que l'i phone va sauver l'humanité. Les ordinateurs c'est super mais ma vie tourne pas autour de ça. Je ne suis pas anti-technologie. Je suis contre le fétichisme de la technologie. Si j'ai besoin de quelque chose, je l'achète, mais je n'ai pas besoin d'un gadget uniquement parce que c'est nouveau.

Quels sont tes prochains projets?

Je travaille sur un nouvel album. Quand j'aurai fini, j'aimerais faire du live. D'ici la fin de l'année si possible. Il y a un projet de remix de Paul Weller pour son prochain album. On m'avait également demandé un remix pour Charlotte Gainsbourg mais malheureusement j'ai pas pu le faire par manque de temps. Je suis vraiment concentré sur mon album. J'aime faire les choses une par une. Je travaille du lundi au vendredi de midi à sept ou huit heures du soir et je fais des Dj sets le week-end. Certaines personnes pensent que si tu travailles dans la musique, si tu es écrivain tu peux faire les choses à la légère, mais c'est faux. C'est un vrai job. Un super job c'est vrai, mais un vrai job quand même. Il y a dix ans tu pouvais glander, te défoncer, mais maintenant il y a tellement de gens qui font de la musique alors que dans le même temps c'est la crise de l'industrie musicale que tu dois travailler dur. Vivre de la musique ce n'est pas une voie facile. T'es ton propre employeur sans aucune sécurité derrière. Mais dans le même temps tu ne peux blâmer personne d'autre que toi-même et j'aime ça. Je viens de la working class où le travail est très important et j'ai hérité ça de mes parents, de mes grands-parents. Il faut se lever et aller au travail. Si certains jours je n'ai pas envie d'aller en studio, je me force. Pas forcément pour faire de la musique. Pour peindre ou juste aller parler de musique avec d'autres gens. Comme il y a toujours du monde qui fait de la musique dans le studio, il suffit parfois que j'entende les autres pour que l'inspiration revienne.

PRODUCTEUR OFFICIAINT AU SEIN DU LABEL RENNAIS JUNKADELIC, DEZER, A.K.A. DJ MARRRTIN, PARTAGE SON TEMPS ENTRE SA PASSION POUR LE GRAFFITI, LES BATTLES BREAKDANCE ET LE DIGGIN'. À L'ORIGINE DE NOMBREUX CD MIX THÉMATIQUES TELS QUE "BREAKWAY", "RUNAWAY", "EPM DIGGIN BUSSINESS", "DIRTY DIGGIN"... IL CONTINUE À CHERCHER DES VINYLES, NOTAMMENT EN INDE, PAYS OÙ IL SE REND RÉGULIÈREMENT. À L'OCCASION DE LA SORTIE DE SON CD "INDIAWAY", IL NOUS PROPOSE UNE SÉLECTION BOLLYWOOD FUNK PSYCHÉ.

RARE WAX PAR MARRRTIN SPECIAL INDIA



Khyber Mail / Sohail Rana

On sort un peu du sujet puisque ce disque n'est pas indien mais pakistanais. C'est même le "holy grail" du genre. Sorte de train musical qui partirait de Karachi jusqu'à Peshawar en passant par les provinces Punjab et Sind. Un mélange de musique indienne, pakistanaise, arabe, jazz et soul, le tout accompagné à l'orgue par Monsieur Sohail Rana ! Guitares fuzz, rythmes joyeux et mélodies envoûtantes sont au programme de cet ovni.



Usha / In Nairobi

Un disque indien enregistré au Kenya avec des musiciens d'origine italienne, on ne pouvait pas faire plus simple! Ce disque est un bijou, surtout pour la reprise de "Fever" façon jazz funk, tout simplement la plus belle cover pour moi ! Le reste est plus un album de balades sympathiques avec un morceau afro "Kirie kirio". Ca vaut le détour !!



Kasam Paida Karnewwale Ki / Bappi Lahiri

Bappi Lahiri, l'un des grands compositeurs indiens à qui l'on doit notamment le morceau "Toda" samplé pour le "So seductive" de Truth Hearth, nous livre ici une petite pépite dont il a le secret: En Inde il est considéré comme un grand copieur, la preuve avec ce superbe morceau "Jeena bhy hai jeena", qui est une reprise/ adaptation de "Billie Jean" du défunt Michael. Grands violons, voix saturée, effets spéciaux hors du commun et beats disco, voilà ce qui résume cette tuerie. Cet album c'est aussi "Come closer" et son intro monstrueuse qui pourrait sortir tout droit d'un morceau hip-hop. Les producteurs l'ont bien compris puisqu'il a été samplé par Evidence (Planet Asia, "The Medicine"), Tash ("Closer") ou bien Sept & Lartizant. Tout simplement exceptionnel.



Rocky / R.D. Burman

"Aa Dekhen jara": Ce morceau ne vous dit rien? Alors allez vite l'écouter, c'est tout simplement atomique: un énorme break beat qu'on entend souvent dans les battles de breakdance, une orchestration géniale, des guitares wah-wah, des violons fous et des cuivres qui vous feront danser comme si vous étiez à Bombay!!! Pratiquement inconnu en Europe, ce morceau est connu de sept à quatre vingt dix sept ans en Inde. Demandez à n'importe quel indien, il vous la chantera par cœur!! Le reste est à l'image des disques Bollywood: un mélange d'inspirations venant de tous genres musicaux, retapés à la sauce indienne. Un pur délice.



Shalimar / R.D. Burman

Dès les premières secondes de l'album, on sait que l'on va prendre cher... Drama, breakbeats, tout est là pour avoir mal à la tête! Les Wu l'ont bien compris en samplant le premier morceau dans le "Wu Massacre" (Mef Vs Chef). Comme souvent dans les albums indiens, on passe du tout au tout: le second morceau est une espèce de mambo chacha, aux inspirations "K.C. and the sunshine bandienne" (that's the way)! On retrouve dans l'album du jazz, de l'accordéon, des gros beats, mais aussi de la soul avec le superbe "Baby let's dance together" qui fait partie des plus beaux morceaux du genre.



The Burning Train / R.D. Burman

Vocoder? Auto tune? Il y en avait déjà il y a trente ans et même dans les disques indiens comme ici dans le premier morceau mid tempo accompagné par des synthétiseurs fous, de l'harmonica et de sublimes violons violents. Monsieur Rahuul Dev Burman, maître incontesté du genre, nous livre ici une B.O. grande classe, superbement arrangée façon indienne avec énormément de changements dans les morceaux.

LE JAMES BROWN AFRICAIN GERALDO PINO

ORIGINAIRE DE SIERRA LEONE ET DÉCÉDÉ LE 10 NOVEMBRE 2008 À PORT HAR COURT, LA PRINCIPALE VILLE PÉTROLIÈRE DU NIGÉRIA, GERALDO PINO, S'EST ÉTEINT SANS AVOIR RENCONTRÉ UNE VÉRITABLE RENOMMÉE INTERNATIONALE EN DEHORS DE L'AFRIQUE DE L'OUEST.

L'authentique pionnier de ce qui ne s'appelait pas encore l'afrobeat a été heureusement, pour notre plus grand bonheur, largement compilé et réédité par le label anglais Soundway. Miles Cleret a eu le génie de ressortir deux excellents albums dont notamment l'incontournable compilation "Heavy, Heavy, Heavy" mi studio, mi session live, comme témoignage vivant du modernisme de sa vision de la musique africaine. Fela Kuti, qui formera en 1962, après quatre ans d'études musicales à Londres, son premier groupe The Koola Lobitos pour ensuite s'installer à Lagos, racontera à son premier biographe Carlos Moore : "Je jouais du high-life jazz quand Geraldo Pino a débarqué en amenant avec lui la soul. (...) Ce mec menait la grande vie, il roulait en Pontiac décapotable, ça brillait de partout, il avait plein de fric et tout le matos dernier cri, il faisait son truc, il avait tout ce que je n'avais pas. A Lagos il a mis tout le monde dans sa poche. Je n'avais plus qu'une envie : me chercher, disparaître, quitter la ville et partir le plus loin possible, en Amérique, trouver ma voie. J'ai compris que je ne pourrais pas y arriver tant que ce type était là, même chez moi au Nigéria. Puis en 1967, il est reparti au Ghana : ouf !"

Géraldo Pine (son vrai nom) ne vient pas du Ghana, il y a simplement séjourné. Né en Sierra Leone, il fait ses armes comme technicien du son dans les studios de la toute nouvelle radio de Freetown. Un poste-clé qui lui permet d'être l'un des premiers à écouter les nouveautés du disque. En 1961, c'est l'explosion du rock'n'roll et en Sierra Leone on s'enflamme pour Fats Domino, Elvis Presley ou Cliff Richards. Gerald forme alors son groupe, The Heartbeats. Trois guitares et une basse électrique, un clavier et une batterie. Ils n'interprètent alors que des reprises de tubes anglais ou nord-américains. Puis en 1964, ils partent pour deux ans à Monrovia (Libéria). Selon le musicologue John Collins, "le Libéria a été le premier pays africain où les disques de James Brown, Ray Charles, Otis Redding et Wilson Pickett sont devenus populaires. The Heartbeats sont ainsi devenus le premier orchestre de soul ouest-africain, qui a diffusé cette musique dans toute la sous-région, au gré de leurs tournées au Ghana et au Nigeria."

Entre temps, Gerald Pine s'est astucieusement renommé Geraldo Pino, suivant la mode de la musique afro-cubaine qui inonde les ondes des radios africaines au lendemain des guerres d'indépendance. Pourtant, la musique des Heartbeats garde nettement le cap vers l'Amérique du Nord : S'il signe tous les titres de cette compilation, la plupart sont très nettement marqués par l'influence de James Brown, dont Pino, en tant que chanteur, apparaît comme un fan, voir même un clone. Cependant, comme chez d'autres imitateurs locaux du "Godfather of Soul", l'ivoirien Lougah François ou le Fela des années 1960-70, cette imitation se détache progressivement du modèle par l'intrusion des percussions et des rythmes traditionnels, de plus en plus souvent en 6/8. Le titre "Africans Must Unite" apparaît même comme une sorte de manifeste de la polyrythmie du Golfe du Bénin. La musique des Heartbeats s'africanise aussi par l'instabilité du tempo, avec des accélérations et ralentissements vertigineux...

On comprend l'admiration de Fela à l'écoute de morceaux comme "Power to the People" ou "Born to be Free" qui n'ont pas grand chose à envier, par leur frénésie, leur souplesse rythmique et leurs slogans politiques, aux premiers albums de l'imprécateur yoruba. Tout cet album transpire une énergie brute et une joie de jouer qui s'exprime notamment par la virtuosité des parties de clavier, jouées sur un orgue Hammond B3, instrument de grand luxe emblématique du r'n'b et de la soul afro-américaine, et dont il ne devait pas y avoir plus d'une demi-douzaine d'exemplaires en Afrique de l'ouest à cette époque.

Être à la fois le plus pointu et le plus moderne possible dans son époque pour perdurer, voilà sans doute le secret que Pino a du emporter dans sa tombe.



Géraldo Pino discographie complète :

-Géraldo Pino & The Heartbeats
"Let's Have A Party/Afro Soco Soul Live"
Disponible en Lp Vinyle sur Soundway

-Géraldo Pino & The Heartbeats
"Heavy Heavy Heavy" CD
(Soundway/ RetroAfric) Retro20CD .

A noter que les 2 rééditions en Vinyle sont en fait extraites de l'Album "Heavy, Heavy, Heavy"



Little Ann / Deep Shadows LP

L'histoire de cet album est celle d'une multitude de disques : Pour d'obscures raisons, il est resté pendant plus de trente ans dans les archives du musicien/producteur Dave Hamilton, une des figures légendaires de la soul de Détroit. En effet, lorsque la boîte contenant les "reel to reel" (format commercialisé seulement aux États-Unis) a été retrouvé en 1988, il était écrit dessus "The possible Little Ann album"... Timmion Records, label finlandais connu pour les nombreuses sorties funk (notamment la série de 7" des Soul Investigators), a finalement décidé de sortir ce bijou. L'unique disque de Ann Bridgeforth (disparue en 2003) est un 45 tours paru en 1968 sur le label de Détroit Ric Tic. Après une période passée comme choriste dans les studios de la Motown, la carrière de Little Ann n'ayant jamais vraiment décollé, elle a fini par travailler pour un constructeur automobile de Détroit... La douce voix d'Ann, accompagnée sur tout l'album par l'orchestre de Dave Hamilton, se ballade avec une aisance sur "Who are you foolin you" (également disponible en version instrumentale). Le superfunk "Lean Lanky Daddy" devrait vite finir dans de nombreuses playlists. Vous ne pourrez pas passer à côté du gros break qui ouvre le morceau "I got to have you". Certes, la voix n'est pas des plus dynamiques, mais si les nuances ne sont pas toujours au rendez-vous, l'émotion est bien présente. Pour preuve, "Deep Shadows" et "Sweep it out in the shed"... Disponible en édition limitée!

Lorn / Ep

Lorn est la nouvelle signature et le grand espoir du label Brainfeeder (Flying Lotus, Nosaj Thing...). Ce maxi deux titres est tiré de son premier album, "Nothing Else" prévu dans le mois de juin aux États-Unis. Comme ses collègues de label, Lorn insère dans son hip-hop instrumental une multitude d'emprunts à l'électro. Moins sombre que les productions dubstep anglaises, sa musique s'appuie néanmoins en grande partie sur la basse et les échos pour créer une ambiance cinématique qui trouve son apogée sur "Cherry Moon" et ses nappes de synthés. Quant à "Tomorrow", il s'appuie sur un pur beat hip-hop downtempo et s'intégrera aussi bien dans un mix hip-hop qu'électro. Un bon aperçu des capacités de ce jeune producteur en attendant le long format.

Lanifso Ravizza / Keplero breakbeat, Dj tools

Ce disque de scratch italien paraît étrange à la première écoute car les morceaux à bases de nappes et autres samples sans batterie, ont un goût d'inachevé. Les titres sont certainement volontairement minimalistes afin d'être complétés en live. Le manque de communiqué de presse ne nous permet pas de l'affirmer. Cependant ce disque contient une pléiade de divers samples inédits et intéressants en fin de chaque face qui se finissent par des skippings quand à eux plus classiques. La scène italienne turntablist est suffisamment peu développée et reconnue pour ne pas relayer une telle sortie qui risque de ne pas être évidente à trouver en France. Disponible entre autre chez www.vibrarecords.com

Lord Funk / Movement Ep

Lord Funk est un digger-Dj parisien activiste depuis de nombreuses années de la culture vinylique. Cette figure n'en est pas à son premier vinyle mais comme très souvent il s'attarde sur la funk musique en proposant des remixes et réédits fort intéressants. Pour ce maxi parfois joué, parfois samplé, il rend hommage à l'électro-funk des années 80 avec notamment "Super Sonichina" clin d'oeil à Bambataa et Egyptian Lovers qui fusionnent sur un sample de musique chinoise. Dans la même lignée "Hollin rappin' Man" est tout aussi efficace. Même traitement pour "Rumble" avec ses cris de singe et ses percussions. "Stop Saying Fuck All Time" quant à lui combine break jazz funk et voix de film avec toujours une grosse basse agrémentée de Fx sound. Quatre instrumentaux, mixés par Crabbe, pour faire suer sur le dancefloor. Back to the good old days!

Charanjit Singh / 10 Ragas to a Disco Beat Lp

En 1982, alors qu'il travaille comme musicien de studio pour Bollywood, Charanjit Singh ramène en Inde quelques synthétiseurs de la dernière génération. Leurs sonorités vont rapidement intégrer les musiques enregistrées dans les studios de Bollywood. Singh continue parallèlement, de son côté, à travailler sur ses projets personnels: son idée directrice consiste à fusionner les sonorités indiennes des ragas avec celles des synthétiseurs tels que les Roland TB-303, TR-808 et Jupiter-8. L'idée de départ étant de commencer par un simple beat disco, sur lequel Singh rajoute des mélodies indiennes raga synthétisées. 10 morceaux hypnotiques avec la TB 303 pour la ligne de basse et la TR 808 comme batteur. Ces mêmes claviers qui ont contribué à forger l'acid house par la suite. Enregistré en 1982 dans les studios Hmv, cet album anticipe en effet de quelques années les premiers morceaux acid house tel que "Jack Tracks" de Chip E et la version "Your Love" de Frankie Knuckles. Considéré comme expérimental, le p message fut limité et une poignée de copies originales circulent encore. Il est aujourd'hui réédité sur le label hollandais Bombay Connection qui concentre son travail sur la relation cinéma-musique en Inde. A noter, autre curiosité, qu'un des 2 vinyles tourne en 45t.

What is Rasta 10" / Professor Skank

Renegade Records est un jeune label indépendant, fondé en 2007 à Athènes, qui se concentre sur les musiques underground qui puisent leur identité et leurs racines au Royaume-Uni. En effet, proche des sonorités reggae-dub, jungle, garage et plus récemment dubstep, ils ont organisé quelques lives aux côtés de Zion Train, Brain Damage, Dread Zone et Krak in Dub. Le fondateur du label, Professor Skank, est à l'origine d'une série de sorties. Influent producteur dub, il signe le titre "What is Rasta", où il est accompagné d'Afrikan Simba, Mc connu pour ses collaborations avec la scène stepper anglaise et des artistes tels que Jah Shaka, Aba Shanti et Channel One. Sur ce morceau, Afrikan Simba délivre sa conception du rastafarisme, entre delay et échos répétés. Sur la Face B, comme le veut la tradition, on peut apprécier le travail de programmation sur la version dubwise "What is Dub". Des basses bien profondes accompagnées d'une ligne mélodique simple mais efficace. Un 10" orange au tirage limité.

V.A. _ The Afrosound of Colombia Vol. 1 / 2LP

Le label Vampisoul récidive et, cette fois, c'est Dj Bongohead qui se charge de la sélection des quelques 43 morceaux tirés du catalogue du label colombien Fuentes, le plus important et probablement le plus actif dans la période entre la fin années soixante et le début des années soixante dix. A l'instar du travail effectué par le label Fania à New York, il s'est focalisé sur les multiples influences qui ont façonné le son de la musique populaire colombienne : Soul et funk américains, certes, mais pas seulement. Tout d'abord l'incorporation d'éléments africains et latins. En effet, la proximité des îles des Caraïbes et celle de Panama a joué sur son identité musicale. Vous retrouverez des titres proches de la salsa de Cuba, du boogaloo de Spanish Harlem, de l'afrobeat du Nigeria, de la bomba de l'Équateur et de Puerto Rico, le tout accompagné d'un livret impressionnant avec l'histoire du label, du producteur Fuentes, des photos d'archives, des pochettes de disques... Parmi les nombreux tracks, l'étrange cover de "Kung Fu Fighting" (Carl Douglas) qui devient "Combate a Kung Fu" de Wganda Kenya en 1975, celle de "Jungle Fever" par Afrosound en 1972... On y trouve même une Cumbia version moog, signée par le groupe Cumbia de Sal. La preuve que les diggers ont encore de beaux jours devant eux et heureusement !!!

Playdoo / African Arcade EP

Le duo formé de Sibot et de Spoke Mothambo, revient chez Jarring Effects avec ce EP quatre titres, très orienté dance floor, flirtant, à l'image de leurs derniers enregistrements, autant avec la miami bass, le kuduro et tout un tas de sous genres de l'électro plus exotiques les uns que les autres qu'avec le hip-hop électro de leur début. L'excellent et introductif "167" se trouve être le plus classiquement hip-hop de tous les titres. "Choon" avec son beat quasi house et son refrain putassier à souhait réveillera n'importe quel dancefloor. "The Bombs", sous ses airs de grand n'importe quoi saturé de basses se révèle beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît initialement. Et "Gamedrive" poursuit ce travail de décomposition du beat avec les scratches de Sibot en appui. Un maxi extrêmement efficace qui réjouira les amateurs d'hybrides en tous genres.

Damu The Fudgemunk / How It Should Sound vol.1 & 2 LP

Parmi les beatmakers, certains préfèrent se réfugier entre les quatre murs du studio pour produire jour et nuit. C'est le cas de Damu The Fudgemunk. Si le nom de ce natif de Washington ne vous dit pas grand-chose, penchez vous sur le très bon "Travel At Your Own Place" de Y Society, enregistré en compagnie de Insight ou sur les différents projets de Panacea. Les deux volumes instrumentaux, sortis chez Redefinition Records, ont un certain équilibre au niveau de la qualité au point de rendre difficile toute préférence pour l'un ou pour l'autre. Cet opus rappelle celui de Pete Rock "Lost & Found", avec des sonorités bien nineties, évitant tout de même le côté compilation de beats de fond de tiroirs. Il insiste sur son choix d'utiliser du jazz dans ses productions, ce que vous pourrez apprécier sur les morceaux tels que "Another Introduction", "Judgement Day", "Figment", "Straight From The Harp" et "Gone with the Sunset".



Scratch Bandits Crew / En petites coupures...

Construit depuis des platines vinyle à base de samples joués par des instrumentistes pour l'occasion, "En petites coupures..." est, comme son nom l'indique, un véritable travail d'orfèvre. Depuis 2002 Supa Jay, leader du Scratch Bandits Crew, étudie le langage du scratch avec dans un premier temps Dj Fly, Dj Mari'One et Dj Perf, puis Dj Syr et Dj Geoffresh. Aujourd'hui le résultat donne 25 minutes intenses qu'ils retranscrivent à quatre Djs sur scène accompagnés en sus d'un aspect scénique aussi travaillé et réfléchi que leur musique. Nous parlons bel et bien de turntable music où acoustique et numérique s'entrechoquent sur fond de scratches bien dosés. Il n'est pas évident de choisir un morceau favori tant chacun a son lot de surprises et tant ils s'enchaînent comme s'ils ne formaient qu'un. Pour ceux qui cherchent réellement quelque chose de nouveau, ce disque, qui fait partie des très rares albums de collectifs de Djs issus de l'histoire de la scratch music mondiale, est pour vous. Mis à part le fait que celui-ci ne soit pas disponible en vinyle, les puristes seront tout aussi ravis. Un groupe à suivre.

Dinner at the Thompson's / Off the Grid

Ce nouvel album de Dinner at the Thompson's, soit la chanteuse New-Yorkaise Lucille T et le producteur français Fablive, a été mixé par Dave Cooley, un habitué du label Stones Throw. Cela explique en partie l'étiquette nu-soul que l'on serait tenté d'apposer, au premier abord, à leur musique. Impression renforcée par une voix parfois proche d'Erykah Badu dans ses inflexions. Mais il serait réducteur de qualifier ainsi le son du duo, condensé de pop et de grooves qui va plus loin qu'une simple resucée de l'histoire de la soul. La palette de productions de Fablive associée aux quelques featurings (Lee Fields, Guilty Simpson...) permettent à ce deuxième essai d'embrasser une variété de sons bien plus importante que nombre de groupes auxquels on pourrait initialement les rapprocher. D'une extrême modernité tout en respectant ses imposantes influences affichées (Grant Green, Curtis Mayfield...), "Off the Grid" est une réussite sur toute la ligne.

Guilty Simpson / O.J. Simpson

Guilty Simpson, habitué de la maison Stones Throw depuis ses premiers essais avec J. Dilla, sait définitivement s'entourer. Ce "O.J. Simpson", produit par Madlib avec quelques cuts de J. Rocc, en est la preuve supplémentaire. Avec pareil générique, l'attente ne peut qu'être grande. Et le résultat est à la hauteur. La voix de Guilty Simpson impressionne toujours autant et, avec une telle production pour la soutenir, le natif de Détroit joue sur du velours. Le communiqué de presse de Stones Throw évoque à son sujet Guru sur un beat de Premier ou C.L. sur un beat de Pete Rock. Tant qu'à comparer cet album au travail d'un fameux duo de producteur/rappeur, c'est bien le Madvillain du même producteur avec MF Doom qui s'en rapproche le plus. Et même si, comme souvent avec Madlib, on peut rester méditatif quant à la longueur et la pertinence de certains interludes, l'ensemble recèle d'assez de pépites pour ne pas se permettre de faire la fine bouche.

Blundetto / Bad Bad Things

Sorti sur le label Heavenly Sweetness, ce premier album de Blundetto, projet de Max Guiguet, Dj et programmeur de Radio Nova, regorge d'invités en tous genres (Hindi Zahra, General Elektriks, Tommy Guerrero, Lateef The Truthspeaker, Shawn Lee ou encore les cuivres du Budos Band Horns) et, par conséquent, explore des musiques de tous genres. Dans leur face la plus groove essentiellement, ce qui n'est déjà pas rien : Le reggae, le funk, la soul, le hip-hop (pour la production essentiellement), le jazz... chacun peut retenir ce qu'il veut de ce melting pot musical. La reprise du « Nautilus » de Bob James placée en ouverture donne le ton. Le classique jazz/soul orchestrale est transportée en Jamaïque avec des percussions omniprésentes, parvenant à bousculer l'original tout en en conservant l'esprit. Et tout au long de l'album se dégage cette même impression d'hommage à tout un pan de la culture musicale de son auteur mais sans l'odeur de naphthaline qui se dégage généralement de ce genre de projet. "Bad Bad Things" recèle en effet suffisamment d'inventivité rythmique et mélodique pour renouveler à peu près tous les genres qu'il aborde.

Kode 9 / Dj Kicks mix

Créateur du label Hyperdub et auteur, seul ou avec son compère The Spaceape, de quelques-uns des morceaux phares du dubstep, Kode 9 est un pionnier d'un mouvement musical depuis sorti de son isolationnisme musical (l'underground) et géographique (Londres) pour s'immerger dans tout un pan de l'électro et du hip-hop autour du globe. Ce mix parvient à résumer tout ce qui fait l'intérêt de ce qui est sans doute le dernier mouvement musical apparu spontanément hors de l'industrie musicale : cette capacité à synthétiser l'influence de la bass music, de la house garage, de la drum'n'bass, du hip-hop et bien sûr du dub pour parvenir au prototype ultime de musique urbaine anglaise. La sélection éclectique permet parfaitement de saisir cet aspect du dubstep, Kode 9 survolant toute l'étendue de son genre musical de prédilection et bien plus encore, des beats quasi house de Cooly G au grime de Terror Danjah, du vétéran The Bug à l'électro township de Mujava.

Flying Lotus / Cosmogramma

Dépositaire d'une lourde tradition familiale, comparé à Jimi Hendrix par Mary Ann Hobbs, la grande prêtresse de la bass music sur la BBC, encensé de toute part depuis la sortie de "Los Angeles" son premier LP chez Warp, il n'est rien de dire que Steve Ellison était attendu au tournant avec ce nouveau "Cosmogramma". Dès lors, la peur d'être déçu et d'attendre trop de la tête de file, avec ses amis du label Brainfeeder, du renouveau hip-hop/électro West Coast guettait. Raté. Agrémentée de quelques invités triés sur le volet (le cousin Ravi Coltrane, Tom Yorke...) qui se font discrets, voir s'éclipsent à son bénéfice, la musique de Flying Lotus franchit encore une étape supplémentaire, gagnant en complexité dans le rythme et la structure des morceaux tout en conservant la fluidité et la richesse des textures qui ont fait sa renommée. Plus qu'à Jay Dee, influence évidente de ses premiers maxis sortis sur le label Plug Research, Steve Ellison paie ici son tribut au jazz électrique du "Bitches Brev" de Miles Davis et à toutes les fusions qui, depuis, parviennent à combiner plaisirs de la tête et des jambes. Si Flying Lotus est une référence pour de nombreux producteurs hip-hop, électro, dubstep, "Cosmogramma" est l'occasion de pousser les choses encore plus loin et d'explorer la Great Black Music du futur, foncièrement novatrice mais consciente de ses racines. Dans l'interview illustrant le dossier de presse, Steve Ellison révèle que ce disque clôture un chapitre de sa vie. On attend avec impatience de pouvoir lire le prochain tant la capacité de son auteur à se réinventer semble infinie.

Onra / Long Distance

Le beatmaker Onra revient, via le label dublois All City, avec un nouvel opus de hip-hop aux sonorités électro 80. Loin des sonorités vietnamiennes qui avaient caractérisé son précédent album Chinoiserie sorti en 2007, on assiste cette fois à une production influencée par le P-Funk des Parliament, la disco et le hip-hop des débuts. Les tracks, résolument plus dancefloor, rappellent beaucoup Dam Funk, lui aussi héritier de cette tradition. Les featurings les plus intéressants sont ceux du Mc de Detroit T3 sur "The One" et d'Oliver DaySoul sur "Long Distance". Un album de 23 tracks bien produit, avec une utilisation intelligente de certains samples (dont certains rappellent le "We've Got To Do It" du BB & Q Band) mais qui aurait certainement gagné à être plus concis. Également disponible en double vinyle.

Robert Aaron / Trouble Man

Canadien émigré à New York, Robert Aaron contribue au mouvement No-Wave dans la formation originale des Contorsions de James Chance, puis collabore avec David Bowie. Il travaille par la suite avec des groupes de rock comme les B52's, Blondie, des groupes disco tels que Chic, Afrika Bambaataa, Heavy D, Stetsasonic (notamment sur "In Full Gear"), le Wu Tang de Rza, Masters At Work, Fisherspooner... Il est directeur musical de Wyclef (Fugees) pendant une dizaine d'années. Poly-instrumentiste (sax, flûte, mais aussi piano, basse, guitare...), c'est sa profonde connaissance du jazz spirituel et des musiques caribéennes qui l'amènent à enregistrer cet album sur le label Heavenly Sweetness. Entouré d'amis musiciens tels que l'organiste malien Cheick Tidiane Seck, le batteur d'Archie Shepp Steve McCraven et de très bons percussionnistes, cet homme de l'ombre réussit parfaitement à transposer sur cet album la richesse de la culture musicale new-yorkaise. L'album s'ouvre avec une très réussie cover de "Trouble Man" de Marvin Gaye, avant de céder la place à l'élégante guitare de Monette Suddler sur "A song for Monette". Anthony Joseph est présent sur "The saddest kiss" à la façon d'un Gil Scott-Heron. Aaron dévoile son talent au piano sur le très spirituel "Maimouma". L'album se referme sur la rythmique funky de "Doin' the grind" où les percussions de l'antillais Roger Raspail et du cubain Emilio del Monte se lâchent. Un album de compositeur, entre soul raffinée et jazz spirituel.

Polish V.A. / We pray respect

Le titre de cette compilation rappelle le titre de la chanteuse Aretha Franklin "All I'm asking is a little respect". A l'origine de ce projet, Michal Karol Lipka, fondateur du label Cpt. Sparky. Son travail, d'abord centré sur les relations entre jazz et folklore polonais, s'est par la suite focalisé sur la promotion de la musique polonaise, que ce soit de la musique électronique expérimentale, de la funk, du ska... Les morceaux prouvent encore une fois que la créativité de certains artistes polonais n'est plus à démontrer, en particulier dans le jazz. Ce disque rend hommage à des artistes internationaux tels que Lennon, Jobim, Barosso, Redding, Meters, Hendrix, Hancock, Coltrane, avec des versions polonaises tirées de la période de 1963 à 1984. Versions qui vont souvent au-delà de la simple réinterprétation... Certains morceaux proviennent des bacs du collectif de Djs Soul Service (dont fait également partie Michal), qui a beaucoup œuvré pour faire revivre certains albums oubliés, tirés à l'époque de manière confidentielle. C'est le cas du EP de Niebiesko Czarni qui propose une version de "Can't you see me" de Hendrix, du titre "Fare you well" des Spirituals Singers Band...

Calambuco / Rompiendo el cuero

Après un premier album Cd, "Come En El Barrio : Salsa Brava", Calambuco est de retour avec "Rompiendo El Cuero", sorti fin 2009 et que l'on découvre à l'occasion de leur tournée européenne comprenant plusieurs dates françaises. À l'exception du titre "El Color De Tu Mirada", mi-tempo, l'ensemble de cet album est conçu pour vous faire danser. Le morceau "Non Estas En Na" annonce de suite une salsa digne héritière des pionniers cubains des années 70. Piano, trompettes et cloches vous emporteront à coup sûr dans une danse au rythme tropicale idéale pour l'été. Un pure plaisir sans réelle nouveauté mais avec une authenticité reflétant la vie quotidienne mouvementée de Bogota, la capitale Colombienne.



Cracked Media : The sound of malfunction

La musique a toujours été liée à l'évolution des instruments d'abord et de la technologie par la suite. Aujourd'hui, selon l'auteur, Caleb Kelly, la question s'est déplacée et se concentre plus sur quels sont les sons et surtout les types d'outils qui peuvent être classés dans la catégorie musicale. Dans un contexte marqué par l'omniprésence des ordinateurs, "The Sound of Malfunction" s'occupe des formes de composition et de production liés à l'utilisation de radios, platines et laptops. L'auteur se penche sur une série d'artistes qui ont utilisé les mal-fonctionnements (ou dysfonctionnements volontaires) comme élément central dans le processus créatif. Après le chapitre consacré à l'artiste Yasunao Tone, il explore le travail de Christian Marclay effectué sur les disques vinyliques et platines employés en tant qu'instruments artistiques. Gramophones, platines, disques, lecteurs cds sont détournés de manière originale par des artistes contemporains. Un livre complexe par moment, certes, mais qui a le mérite de se pencher de manière intelligente sur les dernières explorations et détournements de sons qui fleurissent avec le monde des galeries et sur l'importance que revêt cette musique (MIT Press / Caleb Kelly).



De vive voix

Cet ouvrage, sorti aux éditions Minerve, rassemble une série d'entretiens de nombreux représentants de la création artistique contemporaine. Jean Yves Bosseur, directeur de recherche au CNRS et producteur à Radio France, a eu l'opportunité d'en rencontrer et d'en interroger plusieurs lors de concerts et festivals. Il ne s'agit pas d'un livre sur la musique mais plutôt sur la relation qu'entretiennent certains compositeurs d'avant garde avec leur travail et leur oeuvre. Une partie prépondérante du livre est consacrée à Stockhausen, John Cage, Morton Feldman, Earl Brown. Il s'agit probablement de la partie la plus intéressante, car les entretiens sont en quelque sorte plus structurés. Déjà auteur d'un livre sur Cage, l'auteur revient par exemple sur le principe d'indétermination avec Boulez, sur les approches multidisciplinaires et des rencontres avec le théâtre avec Kagel et Pousseur. Un chapitre est consacré à Xenakis pour qui l'architecture est une source d'inspiration. En effet, ils reviennent ensemble sur le rapport entre les structures visuelles et la composition. Bien qu'averti en préface du caractère "fragmentaire" des témoignages, on regrette un peu la disparité des entretiens en terme de contenu. Un ouvrage intéressant pour comprendre l'approche compositionnelle, les techniques électro-acoustiques et la relation avec la création artistique (Éd. Minerve / Jean Yves Bosseur).



L'aventure Scopitone 1957-1983

Inventé par les ingénieurs de la CAMECA, le juke-box à images Scopitone a été breveté en 1957. Il va accompagner durant toutes les années 60 l'avènement des musiques diffusées jusqu'alors essentiellement par la radio et les disques. L'historien Jean Charles Scagnetti met l'accent sur les effets sociaux et culturels de ce diffuseur de musiques dans les lieux populaires que constituent les cafés. Si le début de ce phénomène est lié au développement industriel des machines, ce livre analyse aussi les conséquences sur l'industrie du disque et son évolution en Europe puis dans le monde. En effet, "l'intérêt suscité par le Scopitone dépassa le simple cadre de la variété et des lieux de loisirs". Des versions successives seront utilisées pour d'autres finalités: c'est le cas du "Taxiscop", tentative infructueuse d'enseigner le code de la route dans une cabine reproduisant l'habitat. Désignée du nom de "Ciné Robot Senseur", de "Scopitone", de "Cinebox" ou de "Cinematic", cette machine aura une durée relativement courte à cause de l'augmentation des émissions musicales à la télé. Au-delà des divages artistiques, c'est une pratique qui transcende le cadre marchand initial, marquant l'histoire musicale française puis maghrébine. L'ouvrage retrace le parcours industriel et social de cette invention qui permettra entre autres aux artistes maghrébains et du moyen orient d'obtenir une promotion du disque, jusqu'alors inexistante, par l'image dans les années 70.. (Éd. Autrement/ Jean Charles Scagnetti).



La Monte Young

Joseph Ghosn, ancien journaliste des inrockuptibles qui continue, par l'intermédiaire de son excellent blog josephghosn.com et de ses articles dans des magazines plus généralistes, à communiquer sa passion des musiques expérimentales et hors norme, nous livre ici la biographie d'une des légendes de la musique minimaliste. La Monte Young est le type de musicien dont le nom circule dans un cercle d'amateurs restreints mais dont personne n'a jamais réellement entendu la musique. Joseph Ghosn, en commençant par raconter la façon dont il a eu échos pour la première fois du nom de La Monte Young (par le biais de Spacemen 3), puis en prenant le parti pris d'une simple biographie descriptive pour ensuite arriver à un aspect plus analytique de sa musique parvient à nous faire partager sa passion pour ce véritable phénomène et à remettre en perspective son apport à la musique actuelle (notamment en évoquant ses "disciples" ou contemporains plus médiatisés comme Terry Riley, Charlemagne Palestine, Tony Conrad ou Rhys Chatham). S'il insiste sur l'importance qu'a eu sa rencontre avec Prandit Pran Nath et, plus généralement sur l'influence de la musique indienne sur tout un courant musical drone et minimaliste, il n'oublie pas la musique contemporaine et agrmente son ouvrage d'une "discographie sélective sur le minimalisme" qui, outre les classiques du genre, évoque ses héritiers spirituels les plus récents, de Jim O'Rourke à Basic Channel en passant par Robert Hood ou Earth (Éd. Le Mot et le Reste / Joseph Ghosn).



Prélude au sommeil DVD

Souvent la reconnaissance tarde à arriver... Ce dvd y contribuera probablement un peu. Utopiste des temps modernes, Jean Jacques Perrey a toujours prôné les vertus relaxantes de la musique thérapeutique et a composé à cet effet "Prélude au sommeil" en 1958, le tout premier album de relaxation électronique, destiné aux victimes d'insomnies. Le réalisateur dresse un portrait attachant d'un personnage hors du commun, qui rejette en bloc pessimisme et cynisme environnant. Pour ceux qui auraient oublié ou tout simplement ne connaîtraient pas le personnage, il est sûrement un des premiers à avoir compris l'énorme potentiel du son électronique. Tout jeune, il découvre l'Ondoline, nouvel orgue électronique à base de tube à vide. Accordeoniste amateur, il se fait embaucher par son inventeur en tant que démonstrateur et, par la suite, jouera sur scène aux côtés de Trenet, Piaf et Jean Cocteau. Un producteur américain le repère et c'est aux États Unis, en compagnie de Breuer, qu'il compose et enregistre "The Happy Moog" au début des années 60. Mais c'est surtout son travail sur les samples et les bandes qui vont le porter jusqu'à ses deux albums "The Amazing New Electronic Pop Sound of Jean Jacques Perrey" et "Mood Indigo", respectivement sortis en 1968 et 1970. Les témoignages d'invités tels que Michel Gondry, Gershon Kingsley, Angelo Badalamenti viennent s'ajouter aux images d'archives. Un document important pour comprendre le travail discret mais très influent de ce jeune homme de 80 ans... (Éd. Les Films D'un Jour / Gilles Weinzaepflen)



Secondhand Sureshots DVD

Le label Stones Throw enchaîne les projets années après années sans que ceux-ci ne perdent de leur saveur, comme le prouve ce DVD uniquement sous-titré en anglais ou japonais. Ras G, Daedelus, J-Rocc et Nobody, quatre producteurs aux sensibilités différentes, se voient offrir cinq dollars chacun avec lesquels ils doivent acheter des vinyles afin de réaliser un morceau à base de samples. Evidemment, ce faible budget ne simplifie pas la tâche de ces quatre diggers de Los Angeles qui savent que parfois se cache le sample qui fera le hit dans ces disques d'occasions. Les caméras les suivent des disquaires jusqu'au studio où ils découpent et transforment leurs trouvailles, jusqu'à finir sur un plan où chacun d'eux assemble son disque issu de ce projet pour donner un seul visuel, tel les pièces d'un puzzle s'emboîtant. Une belle histoire de recyclage lorsque l'on écoute les originaux et le résultat. Un DVD qui a un arrière goût de teaser du fait de sa durée de trente minutes, mais les meilleures choses ne sont-elles pas les plus courtes? Heureusement, "Secondhand Sureshots", en plus des classiques bonus, bios et galeries photo, est accompagné d'un Cd incluant un mix de Kutmah et des instrumentaux pour justifier pleinement votre achat. (Éd. Stones Throw / Dub lab)



Visite du studio à 360° sur
www.brodkast-studio.com

MUSIQUE & POST-PRODUCTION

Brodkast : Studio d'enregistrement, de mixage et de post-production audiovisuelle,
à 5 mn de Paris (Montreuil, métro Croix de Chavaux). Tél : 01 48 58 53 37.
Mail : info@brodkast-studio.com / www.brodkast-studio.com

Recording studio
brodkast